

Le Samedi

VOL. VIII. No 3
MONTREAL, 20 JUIN 1896

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ DE 24 PAGES

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 5 CTS.

L'OFFICIER FRANÇAIS D'AUTREFOIS



Leon Girardet

LE COUP DE L'ÉTRIER

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: AUGUSTE MARION

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Éditeurs - Propriétaires,

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL

MONTRÉAL, 20 JUIN 1896

BULLETIN POLITIQUE



Les petits garçons en politique ne devront pas oublier qu'il est très dangereux par le temps qui court de se tenir sur la clôture.

**

Les candidats qui songent à acheter des votes cette année devront bien se rappeler que les trente sous américains ne sont plus reçus dans le commerce.

**

Les buvettes seront fermées à Montréal le 23 juin; ce jour-là les *peignes* pourront offrir de payer la traite aux électeurs sans courir le risque d'être pris au mot.

**

On n'entend guère parler cette année de candidats disposés à voter seulement pour les bonnes mesures. Cela vient peut-être de ce que dans l'administration des affaires publiques les bonnes mesures sont trop rares pour qu'un candidat ne se réclame que de celles-là.

**

En règle générale le lunch que les candidats font envoyer à leurs représentants aux bureaux de votation, le jour du scrutin, est tout ce qu'il y a de plus indigeste. La tradition quant à la qualité des comestibles est trop bien établie pour qu'il soit possible de la changer, mais si le lunch doit être nécessairement cette année ce qu'il a toujours été dans le passé, l'envoi pourrait du moins s'en faire aux adversaires plutôt qu'aux amis. Ce serait plus neuf comme farce et plus utile comme manœuvre électorale.

A. M.

UN HOMME CAPABLE

Un touriste en Suisse s'apprêtait à faire l'ascension d'une montagne. Pour plus de sûreté il demande à l'aubergiste ce qu'il fallait penser de son guidé.

— C'est un alpiniste des plus capables, répondit l'aubergiste. Pas plus tard que l'an passé, ajouta-t-il, il perdit deux partis de touristes dans un précipice et s'en tira lui-même sans une égratignure.

ATHLÉTISME FÉMININ

— Mademoiselle Angler est-elle une adepte de l'athlétisme ?

— Oh ! oui ; en ce sens du moins qu'elle se jette à la tête de tous les garçons à marier, dans son entourage.

LA CHUTE DE LA ROYAUTE

Lorsque Son Altesse Royale, le duc de Canaught, prenait ses premières leçons de bicycle, il se rendait d'habitude dans un lieu écarté en dehors d'Aldershot, pour être plus à l'abri des curieux et des badauds, qui infestent les grands chemins.

Un jour, il se croise avec un jeune officier, qui était là apparemment pour la même raison et qui, reconnaissant son chef, s'apprête à lui rendre le salut militaire. Malheureusement, la machine n'étant plus guidée fait un écart ; le jeune novice perd l'équilibre et roule dans la poussière.

Son Altesse, pour ne pas rester en arrière en fait de politesse, lève la main pour lui remettre son salut ; il perd l'équilibre à son tour et roule

par terre. Il fut vite sur pieds, et, avec cet esprit de bonté qui l'a toujours distingué, et le rend cher à son entourage, il s'approche de l'officier et s'informe s'il s'est fait mal en tombant, s'il éprouve quelque souffrance.

Le jeune officier parvient enfin à se remettre sur les deux jambes et saluant très bas, fait cette réponse galante :

— Comment voulez-vous, mon prince, que je ne souffre pas en voyant choir la royauté ?

Celui-là fera son chemin.

MOT D'ENFANT

Tante Ursule.— Dis donc, Oscar, quelle robe ta mère a-t-elle mise pour aller au bal, hier ?

Le petit Oscar.— Une longue robe courte, toute blanche.

Tante Ursule.— Allons donc ! ça n'a pas de sens, cela. Une robe ne peut pas être longue et courte à la fois.

Le petit Oscar.— Quand je te le dis, ma tante : Elle était longue par en bas et courte par en haut.

UNE MONTRE EN RETARD



Il n'y a pas de temps à perdre.

UN HOMME D'ARRANGEMENT

Le père.— Ainsi vous me demandez la main de ma fille ; avez-vous fixé la date de votre mariage ?

Le prétendant.— J'en passerai par ce que votre fillo décidera.

Le père.— Allez-vous avoir un mariage civil ou religieux ?

Le prétendant.— J'en passerai par ce que décidera votre femme.

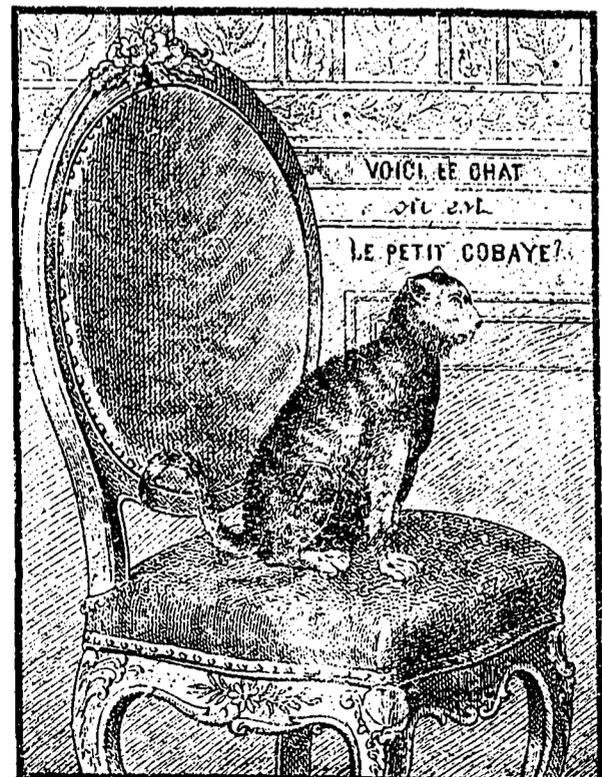
Le père.— Et combien avez-vous de revenus ?

Le prétendant.— J'en passerai parce que vous déciderez vous-même.

Chronique Théâtrale

La fermeture momentanée du Théâtre Royal, il y a une quinzaine de jours, devait comme fatalement donner un regain d'intérêt à la réouverture de ce théâtre. Cet intérêt a été d'autant plus vif que la réouverture en a été faite avec une pièce à grand spectacle — "White Crook" — dont le nom est, à lui seul, une attraction, et une troupe de Vaudeville des plus étonnantes. Aussi le Royal est-il, cette semaine, le rendez-vous de tous les amateurs de spectacles. Les caractères les plus originaux sont : Turner et Russell ; Mlle Annetta Gordon, chanteuse ; Williams et Edwards ; Mlle Frankie Gorman ; Colley et Dewitt. Les danses, exercices sur bicycles, etc., sont des plus intéressants.

DEVINETTE



CHRONIQUE DE LA MODE

Paris, juin 1896.

Décidément, nous devons y arriver !

Nous voici bientôt en plein dans les toilettes Louis XV et Louis XVI. Il me semble qu'il y a longtemps déjà que je le prévoyais et vous en avais averties.

Sauf en France si bien l'art de s'approprier les choses, que



TOILETTE DE SOIE VERT ÉMERAUDE, pour jeune fille. (D'après un dessin de Mme L. A. Houde, jr., 1588 Rue Ste-Catherine.)—Corsage-blouse mis sous ceinture semblable ; grand col de passementerie entouré par un volant de guipure, faisant col Médicis ; manches gigot, jupe plate à godets. Chapeau canotier en paille d'Italie, orné devant par un oiseau aux ailes déployées placé au milieu d'un éventail de tulle, chou semblable en dessous.

toutes ces modes, quoique portant complètement le cachet de leur époque, n'en sont pas moins modernisées, au point qu'on les croirait inventées tout exprès pour l'été de 1896.

Aller en ce moment aux expositions du Champ-de-Mars et des Champs-Élysées, où l'on trouve du reste absolument le même public, c'est assister à l'exhibition la mieux réussie de tout ce qui se porte le plus et le mieux en ce moment.

Là se retrouvent les femmes les plus élégantes et les plus coquettes, non seulement de Paris, mais aussi de la province, et chacune d'elles veut y apporter son cachet de modernisme et d'originalité, qui semble annoncer que l'on ne veut copier servilement personne.

Ne copions donc point, et bornons-nous à suivre toujours ces grandes lignes, dont personne ne peut s'écarter, mais qui laissent entre elles assez de marge pour que l'on en puisse remplir les blancs à sa fantaisie. — Ces grandes lignes vont certainement se modifier avec les formes acceptées dont je vous parlais tout à l'heure, et l'on a beau lutter encore pour conserver indéfiniment les manches extra-larges et les jupes extra-amples et à godets, nous allons en arriver, petit à petit, et très prochainement, aux manches plates et aux jupes bien plus étroites et tombant droit autour de la taille. — Il y a longtemps déjà que nous en parlons, comme d'une prévision devant se réaliser prochainement ; mais la lutte, quoique toujours assez vive, ne semble pas devoir durer que quelques jours encore.

Presque partout, dans les centres les plus élégants, ce sont les manches plates qui dominent. — Elles n'ont plus que quelques bouffants, volants, jockeys, etc, posés aussi souvent en dessous du bras qu'au-dessus.

Faites bien attention que je n'emploie encore que le mot "dominant", ce qui est loin de vouloir dire qu'elles sont exclusives, quoique la lutte dure encore, et qu'il n'y a que les femmes à allures très élégantes, et pouvant tout se permettre, qui en ont le monopole.

Il en est absolument de même pour les jupes.

Les plus avancées les portent à plis droits tombant tout autour, il y en a même qui, quoique droites, sont presque absolument plates. Pour les toilettes que l'on porte toujours, elles se font beaucoup plus courtes et sont généralement garnies dans le bas, soit avec un galon, une applique ou même un volant. — Voilà donc l'acheminement direct vers les falbalas de nos arrière-grand-mères.

Les applications se font généralement en dentelle, blanche, noire, écarlate,

rose ou crème, mélangées avec des étoffes, des rubans, de la soie, du velours ou du jais. Tout cela est charmant si on sait l'harmoniser avec goût, et surtout lui donner son cachet particulier. J'ajouterais même, et j'en ai déjà parlé dans un précédent numéro, que j'ai vu, au vernissage du Champ-de-Mars, quelques garnitures de robes en cuir.

Mais c'était plus particulièrement sur des vestes ou des jaquettes. Les revers, en cuir, étaient découpés et brodés et se reproduisaient en col et en parements sur les manches. — Je vous en parle comme de l'une des nouveautés du moment, sans trop vous engager à adopter cette garniture qui demande, à cause de son excentricité qui la fait remarquer, une coupe absolument irréprochable et une perfection de détails dont l'absence produirait l'effet le plus déplorable.

La roche Tarpéienne est près du Capitole aussi bien dans ce qui concerne la mode qu'en toutes les autres circonstances de la vie.

En ce qui concerne les couleurs, dont, hélas ! on me parle toujours et dans tous les courriers, je ne puis que répéter les mêmes choses.

Si, par hasard, une couleur se trouve avoir une très grande vogue pendant un moment, cette vogue est si éphémère, qu'il ne faut s'y attacher que tout juste pour ce qu'elle vaut, c'est-à-dire pour choisir la robe du moment, si elle plaît ou s'harmonise bien avec vos goûts et votre personne, mais non pour se faire une loi ou une nécessité de l'adopter dans le cas contraire.

En ce moment, ce sont les tons un peu neutres aux teintes douces qui semblent l'emporter sur les autres : nuances dorées, beiges, grises, ainsi que toute la gamme des rouges et des roses, des bleus dans toutes leurs nuances, des verts, des mauves et des violets, dans ce qu'elles ont de plus attirant.

Rien de bien nouveau aujourd'hui à vous dire sur les chapeaux, qui continuent à être beaucoup moins grands, et toujours excessivement ornés, surtout en cache-peigne sur la nuque. Le chapeau Louis XVI surtout, avec son relevage derrière, nécessite cet ornement, qui se compose de nœuds, de fleurs, ou même quelquefois de plumes ou de choux de gros tulle.



CHAPEAU BARTET. (D'après un dessin de Mme L. A. Houde, jr., modiste, 1588 Rue Ste-Catherine.)—En mousseline de soie noire, fond rond, devant et au-dessous large froufroutage ; sur le côté, bouquet de roses avec feuillage, nœud de perles, et au-dessus de tout cela, plume d'autruche droite masquée devant par une aigrette colonel. Collet de satin vert mousse, garni par une dentelle ruchée devant et par un volant semblable en mousseline de soie derrière ; grosse ruche de dentelle autour du cou. Nœuds de satin, motifs et pampilles de jais sur les quatre pointes du collet et dans la dentelle.

Devant, toujours beaucoup de fleurs, de froufroutages de mousseline, de tulle, d'ailes, d'aigrettes ; et, le plus souvent, de ces inévitables plumes droites et raides que je verrais disparaître avec tant de plaisir !

BLANCHE VALMONT.

RAISONNEMENT D'ENFANT

La mère.—Tu n'as donc que des questions à me poser tout le jour ?

L'enfant.—Eh ! bien, alors, il me faudrait donc te poser des réponses !

UNE CHINOISERIE EN QUATRE TABLEAUX

Pour l'enseignement des pêcheurs à la ligne du port de Montréal



I



II

Cueillette des Journaux Français

(Fait spécialement pour les lecteurs du SAMEDI)

Un journal donne à ses lecteurs la recette d'une farce — mon Dieu, oui — d'une farce à faire aux amis chez lesquels on passe la soirée :

« Signalons, dit-il, aux adeptes de l'art de la mystification comment on peut jouer un bon tour à ses amis en leur faisant croire qu'ils ont cassé une glace et que, conformément au préjugé, ils auront à traverser plusieurs années de malchance et de malheurs. Voici comment on opère : on trace à l'aide d'un morceau de savon un peu mince, du savon noir de préférence, sur une des glaces de l'appartement, de fines lignes ; on peut ainsi imiter, à s'y tromper, des fêlures plus ou moins grandes, car la réflexion dans la glace donne aux lignes que l'on a tracées, en les élargissant dans le sens de l'épaisseur du verre, l'aspect de fentes véritables.

« Désespoir et stupéfaction du propriétaire de la glace ! Qui a brisé cette glace ? Comment a-t-elle pu se casser ?

« Un simple coup d'éponge, et tout rentre dans l'ordre ; on se remet en riant, de cette chaude alarme. »

Comme disent les camelots : « Avec ça, y a de quoi rire et s'amuser en sociabilité. »

Une dame, qui avait été fort jolie, mais qui venait d'entrer dans sa soixantième année, sans que personne eût jamais pu savoir la date de sa naissance, tombe malade dernièrement. La maladie fait des progrès tellement rapides que bientôt on est obligé de l'engager à faire connaître ses dernières volontés.

— Je suis donc bien malade ! dit-elle. Allons ! que la volonté de Dieu soit faite.

— Mais surtout, ajoute-t-elle, ne mettez pas mon âge sur les lettres de faire part.

Hélas ! ce sera éternellement vrai : les jolies femmes ne savent pas vieillir.

La question du mariage a toujours été féconde en scènes comiques ; c'est ce que le théâtre, le roman et la caricature se sont toujours évertués à nous faire voir, mais, en cela, il y a sans cesse de l'imprévu.

Voyez, par exemple, un trait qui ne s'était pas encore présenté.

À la mairie du plus peuplé des arrondissements de Paris, deux futurs époux se présentent à un employé de l'état civil pour leurs publications légales.

— Votre nom, monsieur, s'il vous plaît ? demande l'employé.

— Poisson.

— Votre nom, mademoiselle ?

— Anna Poisson.

— Êtes-vous parents ?

— Oui... c'est à-dire... non, dit le monsieur.

— La question, reprend l'employé, est de savoir si vous êtes parents au degré prohibé par la loi.

Là dessus longue explication généalogique, mais peu claire.

— Enfin, s'écrie l'employé impatienté, vous êtes parents, tous deux Poisson, n'est-ce pas ?

— Oui, mais pas de mère !

Un affreux calembour sans doute, mais il n'y avait pas moyen de l'éviter.

Cours de physique à l'usage des petits enfants :

EAU : liquide incolore qui devient noir quand on y plonge les mains.

Aux Champs-Élysées, entre deux promeneurs :

— Ah ! cher ami, voyez donc un peu ce drôle qui passe en droski ! Comme il a la figure rayonnante ! On n'éclabousse pas les passants avec plus d'arrogance ! Le connaissez-vous ?

— Oui, certes.

— Qui donc est ce ? Un banquier ?

— Non.

— Un ingénieur qui fait des ponts ou des chemins ?

— Non.

— Le fils d'un grand raffineur ?

— Non.

— Le frère d'un ministre ?

— Non encore. C'est un monsieur qui vient de faire une heureuse banqueroute.

M. X..., porte une longue barbe et il a un bambin de six ans. Un soir à table, au milieu d'un grand dîner, l'enfant interpelle son père :

— Papa, pourquoi donc que tu couches avec ta barbe, maman ôte bien ses cheveux pour se coucher, elle ?

Erreur de croire que le calembour soit mort.

Non, cent fois non : il fleurit toujours en plein Paris, et, quand il est lancé avec un peu d'art, il fait toujours rire.

Voyez celui-là.

— Quels sont les individus qui peuvent le plus aisément s'évader de prison ?

— Les compositeurs de musique, parce qu'ils savent faire des ouvertures.

Deux paysans sont en arrêt devant la vitrine d'un chapelier.

Ils contemplent avec extase une invention nouvellement brevetée, un chapeau au fond duquel figure une petite glace ronde.

Premier paysan.—Pourquoi donc qu'on a mis ce miroir au fond de ce chapeau ?

Deuxième paysan.—E-tu bête ! Mais c'est pour que celui qui achète le chapeau voie comme il lui va, par'bieu !

ENTENDU SUR LE BOULEVARD

—Tiens, ce brave Durand ! Je ne vous savais pas ici.

—Parbleu ! je suis arrivé ce matin.

—Ah ! Et vous venez souvent à Paris ?

—J'y viens à peu près toutes les semaines, passer une quinzaine de jours.

UN COIFFEUR BIEN AVISÉ

X... est chauve, extrêmement chauve, par devant, par derrière et sur les côtés ; mais il ne veut pas qu'on le lui dise. Il change de coiffeur à la première allusion que se permet celui-ci. Son dernier a trouvé un (truc) excellent pour rester en grâce. Après s'être livré sur la tête de son client aux diverses opérations de son art, il approche une glace à main et demande :

—Est-ce que les cheveux de monsieur ne sont pas un peu trop longs ?

Guihollard, à table d'hôte, passe à sa voisine une plaquée de mollusques.

—Ça ne vous indispose pas, Maderoiselle ?

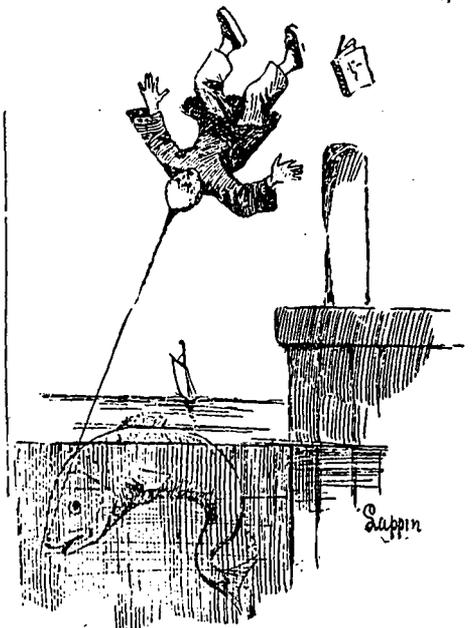
—Oh ! non, Monsieur. Quand j'étais petite, cela me rendait malade, mais aujourd'hui...

—Maintenant, vous êtes faite aux moules.

UNE CHINOISERIE EN QUATRE TABLEAUX — Suite



III



IV

Faites le savoir : **BAUME RHUMAL**, le meilleur remède contre les affections de la Gorge et des Poumons

HISTOIRE DE PÊCHE VÉRIDIQUE



Le bedeau. — Tu m'étonnes d'être à pêcher ici, le dimanche !
L'enfant. — Connaissez-vous une place devoussée que ça mord plusse ?

MA MANIÈRE DE COMPOSER

(SONNET)

Lorsque le feu divin vient embraser mon cœur,
 Je sue avec plaisir à chercher une rime ;
 Et si pendant un jour, plein du feu qui m'anime,
 Je ne puis la trouver, j'attends un temps meilleur.

Après quelque repos, je me sens plein d'ardeur.
 Or, pour finir un vers, s'il faut par un grand crime
 Que je fasse périr l'innocente victime,
 Je me soumetts à tout ; je fais frémir d'horreur.

Tantôt plein de courroux, plus souvent doux et tendre,
 J'écris tant et si bien, qu'on ne me peut comprendre ;
 Qu'importe, c'est pour moi que ces beaux vers sont faits.

A la fin d'un sonnet, je place un mot sonore :
 Mon esprit difficile est ainsi satisfait,
 Et je conclus toujours : " Minette, oh ! je t'adore ! "

JOSAPHAT BEAULIEU.

PÊCHEUR EN CHAMBRE

Mme Bénard vient de se fâcher toute rouge, presque aussi rouge que les poissons dont nous allons parler tout à l'heure, et qui sont cause de la présence, en police correctionnelle, de M. Turquet, comme plaignant, et la dite dame Bénard, citée devant la justice sous la prévention d'injures et diffamation.

Mr Cabrion, rapin, de son métier, n'y a pas de farces qu'il n'imagine pour mettre en ébullition le caractère, pourtant déjà suffisamment irascible, de sa voisine d'en dessous, Mme Bénard.

Mais n'anticipons pas, et laissons la prévenue expliquer le mobile qui l'a poussée à adresser des injures à M. Turquet.

M. le président (à la prévenue). — Si j'en juge par la citation, ce n'est pas une affaire bien grave qui vous amène en police correctionnelle. Il s'agit de poissons que le mois dernier...

La prévenue. — Je n'ai plus réfléchi que c'était le mois d'avril, sans quoi, ces baveuses bêtes, je ne les aurais pas mises à l'air sur le rebord de ma fenêtre. On en veut trop aux poissons pendant ce mois-là.

D. — Comment les faits se sont-ils passés ?

R. — Voilà, Monsieur le président : après ce grand hiver, il se met à faire beau et chaud, et tout de suite je veux regaillardir Léontine et Iphigénie.

D. — Quels sont ces noms ?

R. — De mes deux chéris que j'ai dans un bocal depuis plus de deux ans, même qu'ils ont grandi chez moi, et qu'ils étaient devenus d'un rouge?... Alors, il n'y avait pas une demi-heure que je les avais mis à l'air que j'en vois un qui se trémousse, qui plonge, qui sort la tête hors de l'eau et finalement qui disparaît en l'air. Je fais comme lui.

D. — Vous disparaissiez en l'air également ? (Hilarité.)

R. — Non ; mais je me penche à ma fenêtre au risque de tomber dans la rue ; et qu'est-ce que je vois ? Ma pauvre Léontine qui fretillait au bout d'un fil et qui entrait par la fenêtre dans la chambre de monsieur. Alors, je n'ai fait qu'un bond jusque chez lui ; j'ai secoué sa porte ; je l'ai traité de misérable, d'assassin, de vaurien, si bien qu'il a fini par ouvrir sa porte.

Turquet. — Et je vous ai fait des excuses.

La prévenue. — Des excuses ! Ah bien ! faudrait avoir été là pour en juger. Il m'a dit : " Ma pauvre Madame Bénard, je vous assure que vous vous trompez, vous avez vu trouble descendez chez vous et vous retrouverez vos poissons rouges dans leur bocal. " Si c'était vrai ! que je me dis ; et, comme affolée je redescends chez moi. Qu'est-ce que je vois ? Iphigénie, déjà prise à l'hameçon, qui suivait le même chemin que sa camarade !

D. — Et vous êtes remontée à la porte de votre voisin, et devant plusieurs locataires qui paraissaient vous l'avez traité de tous les noms possibles ?

R. — Ça je le reconnais ; mais le pire, c'est que le lendemain je retrouvais mes deux poissons dans leur bocal. Seulement...

D. — Seulement quoi ?

R. — Ils étaient cuits ! (Hilarité prolongée.)

Turquet. — Il faisait si chaud ce jour-là !

M. le président. — Somme toute, c'est vous qui avez commencé ?

Le plaignant. — Je le reconnais.

M. le président. A'ors, ne pensez-vous pas qu'insister serait peut-être de votre part... ?

Le plaignant. — Je retire ma plainte, et en guise de dommages-intérêts, je rendrai à ma voisine...

Mme Bénard (avec anxiété). — Quoi donc ?

Turquet. — Deux nouveaux poissons rouges.

Mme Bénard (lui envoyant un baiser.)

— Vous êtes un homme comme il faut Mr Cabrion.

En présence de ce désistement, le Tribunal a acquitté la prévenue et condamné le plaignant aux dépens. Tout est bien qui finit bien.

Usages du Monde

COMMENT ON DANSE

Quelques hommes dansent dans un bal, sans avoir reçu aucune leçon d'un maître en l'art chorégraphique. C'est ainsi que j'ai vu un jeune homme, bien élevé du reste, prendre la main droite de sa valseuse dans sa main gauche et porter leurs deux mains réunies appuyées sur sa hanche. C'est tout à fait contraire aux règles établies : " Le cavalier se place à la gauche de sa dame, enlace sa taille avec l'avant-bras et soutient de sa main gauche la main droite de sa danseuse. Le bras gauche du cavalier doit être assez étendu pour imprimer instantanément au bras droit de la dame les différentes directions des valseuses. L'épaule droite du cavalier doit être constamment perpendiculaire à l'épaule droite de sa danseuse, et le corps de cette dernière ne doit, en aucune façon, se trouver en contact avec le buste de son danseur. "

La danseuse ne regarde pas son cavalier au visage, elle ne baisse pas les yeux vers la terre. Ni pruderie, ni hardiesse, ni fausse honte.

BLANCHE DE SAVIGNY.

LA PHRÉNOLOGIE

La maman. — Qu'as-tu, cher ?

Le bambin. — Je me suis fait une grosse bosse à la tête en tombant.

La maman. — Ne t'en inquiète pas. Nous irons voir le phrénologue et il nous dira ce que cette bosse signifie.

A PROPOS D'AGE

On a souvent remarqué que les femmes, dites de 30 ans, paraissent d'habitude aussi âgées que les hommes de quarante ; cela vient probablement de ce que d'habitude les femmes dites de 30 sont de 40 ans.

Demandez la Salsepareille d'Ayer et ne vous laissez pas persuader d'en prendre une autre. Vendue par tous les droguistes.

DEVINETTE



Le montagnard s'entend appeler par quelqu'un. Voyez-vous par qui ?

UN HOMME DE PRÉCAUTION



Le cultivateur.—Vous savez, les messieurs de la ville, je suis bien content de vous avoir pour pensionnaires cet été; mais je vous préviens que si vous voulez pas marier ma fille, faut pas que vous lui fassiez la cour.

ÉPIGRAMME

(Pour le SAMEDI)

Dans un excès d'humeur, un amant furieux,
Apostrophait la femme en mots injurieux,
"Je comprends, disait-il, pourquoi sur cette terre,
Dieu créa l'éléphant, le tigre, la panthère,
Le chacal, le lion; mais la femme, non pas."
—"Tout beau, lui dit quelqu'un, Dieu songeait au trépas;
"Il a créé la femme, afin de rendre à l'homme,
"L'existence si dure, et si pénible en somme,
"Qu'il ne pût s'attacher aux choses d'ici-bas."

E. BEAULIEU.

UNE FLEUR

(Pour le SAMEDI)

Dédié à "Petite méchante"

C'était un soir d'octobre. Le soleil, pâle et triste comme l'automne, disparaissait à l'horizon et baignait de ses feux mourants la nature en deuil! Les dernières feuilles, jaunes maintenant, se balançaient gracieusement sous l'haleine embaumée de la faible brise du soir. Dans les bois solitaires, l'oiseau entonnait sa dernière sérénade, son chant d'adieu, le *De profundis* de la belle saison.

Sur la mousse flétrie, deux pauvres amoureux écoutaient en silence les derniers roucoulements du rossignol. Pourquoi cette silencieuse attention?... Pourquoi ce ravissement si triste?... C'est que tous deux ont compris le chant plaintif du rossignol. Ah! comme il est l'écho fidèle de l'hymne lugubre que leurs cœurs chantaient à l'unisson... Il doit partir, et elle, la pauvre délaissée, sait si bien que dans les ardeurs de la guerre, dans la chaleur du combat, et même dans les ennuis de la caserne, il ne pensera plus à celle que maintenant il voudrait toujours garder, mais que le patriotisme vient lui ravir. Ah! pense-t-elle, comme ce chant sera bientôt le *De profundis* de mon amour, qui ressent les premières atteintes de son agonie! Et lui, le cœur bouleversé par la cruelle séparation, ne peut ajouter que des sanglots étouffés aux promesses de la pauvre enfant.

Les dernières lueurs du crépuscule se confondaient maintenant aux ténèbres de la nuit. C'est là qu'ils échangèrent un dernier sourire, mais un sourire rempli d'amertume, et puis, en se quittant, un dernier souvenir, une fleur de gi-

roliée. La jeune fille balbutia d'une voix tremblante: "Fidèle jusqu'au malheur!" Et lui ne sut que pencher la tête pour cacher ses pleurs.

Trois mois plus tard, pendant que les soldats repoussaient l'ennemi sur le champ de bataille, l'un d'entre eux, percé d'une balle, allait mourir sur le brancard des ambulanciers. La sœur de charité était là, tout près, et quand le jeune homme fut sur le point d'expirer, elle le vit prendre une fleur sur sa poitrine blessée, la porter à ses lèvres livides, et retomber inerte sur le dur brancard. "Il avait été fidèle jusqu'au malheur."

MUGUET DES BOIS.

Si vous voulez faire connaître vos affaires donnez-en connaissance à votre voisin.

UN DÉJEUNER QUI COUTA CHER

Trois jeunes gens bien mis se promenaient tristement dans Paris. Ils avaient faim et étaient sans le sou.

—Que ne donnerais-je pas pour un succulent déjeuner? dit l'un d'eux.

—Que ne donnerais-je pas pour un déjeuner, ne fût-il pas même succulent? répondit le second.

—Que ne donnerais-je pas pour un déjeuner quelconque, pourvu que ce fût un déjeuner? répliqua le troisième.

—Combien nous coûterait un déjeuner à trois? reprit le premier.

—Il nous faudrait au plus bas chiffre dix francs au moins, répondit un des autres.

—Tiens, j'ai un idée! Voici un marchand de musique, suivez-moi, dit le plus jeune des trois.

En entrant dans la boutique, il dit au marchand:

—Nous venons, monsieur; vous vendre une chanson, dont l'un de nous a composé les mots, et un autre la musique. Comme je suis le seul qui ai un peu de voix, je vais vous la chanter.

Le marchand fit une grimace mais ajouta:

—Eh, bien, faites, je verrai ensuite.

L'autre entonna la chanson.

—Hum! fit le marchand, elle ne vaut grand chose votre chanson. Je vous l'achète tout de même quinze francs.

Les jeunes gens ne s'attendaient guère à pareille offre. Ils s'empresèrent de lui remettre le bienheureux manuscrit, prirent les quinze francs et s'en allèrent les dépenser jusqu'au dernier centime dans le premier restaurant qu'ils rencontrèrent.

L'auteur de la chanson était Alfred de Musset; le musicien, Hippolyte Moupon, et le chanteur, Gilbert Duprez. La chanson, qu'il venait de vendre pour apaiser leur faim, était intitulée: "Connaissez-vous dans Barcelone" et a eu un retentissement et un succès énormes. Elle rapporta à son nouveau propriétaire 40,000 francs.

Se teindre ou non est simplement une affaire de goût, il est de bon goût de se servir de la Teinture de Buckingham pour les Favoris.

STRATÉGIE MATERNELLE



I

La jeune mère.—J'ai peine à me tenir debout tant je suis fatiguée et il me répugnerait de m'asseoir à côté de ces gens que je ne connais pas, mais ils n'y resteront pas longtemps.



II

La jeune mère.—Mais non, Bidou, faut pas mettre comme ça ton bâton de sucre d'orge dans la figure des gens; lâche donc la cravate de monsieur.



III

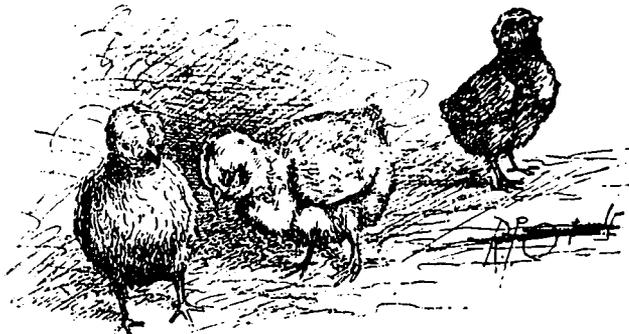
Le duc.—Quelle cochonnerie! Me gêner ainsi mes habits! C'est intolérable, en vérité.



IV

L'Irlandais.—"Minnow bid ouh, foepaw Metcumseh tom-bat ondsuc herdorjdan laffig hurd ajonse." De l'anglais comme ça, ça me rend malade!

L'ARISTOCRATIE DE BASSE-COUR



Le premier. — Pourquoi avoir refusé comme ça de donner la patte à Tipit Leghorn ?
Le second. — Tu sais bien qu'il n'est pas de notre monde ; sa mère pond des œufs pour le commerce.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

63ème

ÉPIPHANIE

Elle passe, tranquille, en un rêve divin,
Sur les bords les plus frais de tes lacs, ô Norvège !
Le sang rose et subtil qui dore son col fin
Est doux comme un rayon de l'aube sur la neige.

Au murmure indécis du frêne et du bouleau
Dans l'étréscellement et le charme de l'heure,
Elle va, reflétée au pâle azur de l'eau
Qu'un vol silencieux de papillons effleure.

Quand un souffle furtif glisse en ses cheveux blonds,
Une cendre ineffable inonde son épaule.
Et de leur transparence argentant leurs cils longs.
Ses yeux ont la couleur des belles nuits du Pôle.

Purs d'ombre et de désirs, n'ayant rien espéré
Du monde périssable où rien d'aïlé ne reste,
Jamais ils n'ont souri, jamais ils n'ont pleuré,
Ces yeux calmes ouverts sur l'horizon céleste.

Et le gardien pensif du mystique oranger
Des balcons de l'Aurore éternelle se penche,
Et regarde passer ce fantôme léger
Dans les plis de sa robe immortellement blanche.

LECONTE DE LISLE.

Homme bien élevé : celui qui se gêne pour moi ; homme mal élevé : celui qui ne se gêne pas plus que moi. — GUY DELAFOREST.

STRATÉGIE MATELNELLE — Suite



V

Le bon bourgeois. — Maudit bébé, qui m'empêche de lire avec ses cris et ses pleurs. L'idée aussi d'apporter ça dans les parcs publics !



VI

Le ragaboul. — Br. r. r. r ! Parler de lui donner un bain d'eau froide ! Rien que d'entendre ça, j'en frissonne.



VII

La jeune mère. — Maintenant que nous sommes seuls, amuse-toi, Bidou, sans faire de bruit, maman va lire un peu.

HISTOIRE DE TEMPÉRANCE

Un de mes amis est allé dernièrement passer le dimanche à la campagne et rendre visite à son oncle, sa tante et ses neveux qu'il n'avait pas vus depuis plusieurs années. Ces gens passaient dans les plus fanatiques en fait de tempérance.

Au dîner le jeune homme ne put s'empêcher de faire allusion à l'absence totale de tout stimulant.

— Sache, mon neveu, lui dit l'oncle, que tous tant que nous sommes ici, nous avons la boisson en horreur.

Le repas fini, le bonhomme monte à sa chambre pour faire son somme comme d'habitude. Les jeunes filles s'en vont faire des visites chez les voisins, tandis que les jeunes gens se rendent dans la cour fumer la pipe.

Notre ami resta seul avec sa tante qui, voyant tous les autres partis, approche à pas de loup et se met un doigt sur la bouche comme pour lui recommander le silence le plus absolu. Elle s'approche ensuite du buffet et en retire une petite bouteille tout noire ; en verse le contenu dans un verre et le lui présente en disant :

— Prends, en une gorgée, mon gars ; cela te fera du bien et t'aidera à la digestion. Mon vieux a tellement à cœur la sainte cause de la tempérance que je ne voudrais pas pour tout l'or du monde qu'il apprenne que j'ai cela à la maison — uniquement en cas de maladie — ainsi prends bien garde de me vendre.

Quelques instants plus tard, la voix de mon oncle se fait entendre :

— Es-tu là, Henri ? Monte-ici.

Je me rends à sa chambre dont il ferme soigneusement la porte. Il se penche sous le lit et en retire une pleine cruche de whiskey, dont il verse une rasade qu'il m'offre en disant :

— La tempérance ne m'empêche pas de garder quelques gouttes à la maison en cas de maladie. Avoie-moi cela et tu m'en diras des nouvelles ; mais à la vieille et aux autres, tu sais, pas un mot.

Quelque temps après, mon ami, descendant dans la cour rejoindre ses convives, l'un de ceux-ci lui fit signe d'entrer à l'écurie. Puis retirant d'une botte de paille une bouteille qu'il lui présenta, lui dit :

— Enfile ça, cousin, c'est du bon, mais pas un mot, car il n'existe pas au monde un couple aussi enragé que les parents pour ce qui touche de près ou de loin à la sainte cause de la tempérance comme ils l'appellent.

— Et voilà, me dit Henri, en riant, comment l'on pratique la tempérance chez mon oncle.

HISTOIRE D'UN IVROGNE ET D'UN PRÉSIDENT

Le nom d'Andrew Jackson, l'un des premiers présidents des États Unis, sera toujours cher aux Américains. D'une bonhomie hors ligne, il détestait souverainement tout ce qui sentait l'apparat ou l'arbitraire, et n'oubliait jamais les amis d'autrefois. Son secrétaire de la guerre, Louis Carr, se présente un jour devant lui avec plusieurs documents importants, qu'il veut faire signer, entr'autres une sentence qui vient d'être rendue par la cour Martiale.

— Carr, quel est ce document ? lui demande Jackson, avant de le signer.

— C'est une sentence rendue par le conseil de guerre, répond Carr.

— Qu'ai-je à faire avec cela ? riposte le président.

— C'est le renvoi d'un officier supérieur et il faut que le président l'approuve.

Jackson regarde le papier un moment, puis dit comme s'il n'y comprenait rien :

— Chassé de l'armée ! et pourquoi ?

— Pour avoir été ivre-mort et être tombé de cheval à la parade.

— Qui a convoqué cette cour ?

— Le général Scott.

— Quel est le nom du coupable ? demande le président, dont l'intérêt semble à la fin se réveiller.

— L'inspecteur général Kraun.

— Qui, quoi ? vociféra Jackson, hors de lui. Mon vieil ami Kraun. Lis-moi de suite, Carr, ce que dit ce document.

Le secrétaire obéit et lit le rapport. Le président saisit sa plume et écrit au bas du document : "Sentence désapprouvée. Le colonel Kraun est réintégré dans toutes ses fonctions." Il jette le papier à son secrétaire et s'écrie avec un emportement des plus farouches :

— Mille tonnerres, Carr, quand toi et Scott aurez servi la patrie aussi bravement et aussi fidèlement que Kraun, soulevez-vous tous les jours, si cela vous fait plaisir, et fichez-moi la paix.

LA SOCIÉTÉ ARTISTIQUE CANADIENNE

La rumeur à laquelle nous avons donné cours dans notre dernier numéro, de la fondation d'une troupe exclusivement canadienne pour la prochaine saison théâtrale à Montréal, cette rumeur, disons-nous, se confirme. Et comme pour bien démontrer que par la diffusion des connaissances musicales, la Société Artistique Canadienne n'aura pas été étrangère à cet événement, d'aucuns songent à demander à cette société de produire ses élèves dans un grand concert au bénéfice d'une bonne œuvre quelconque. Quoiqu'il advienne de ce double dessein, il n'en reste pas moins acquis que la Société Artistique Canadienne fait déjà naître les plus belles espérances parmi ceux qui rêvent au Canada d'un théâtre national. Cette considération sullirait encore à elle seule à mériter à la Société Artistique Canadienne les patronages les plus élevés.

CHEF D'ŒUVRE CULINAIRE



Le premier. — Quel drôle de presse-papier tu as là, sur ton bureau !
Le second. — Aussi pesant que du plomb, aussi dur que du fer et jamais de rouille après. C'est une des galettes que ma femme s'est avisée de faire un jour pour me prouver que dans nos couvents on donne aux jeunes filles une instruction solide.

LE PERSONNAGE

A mon ami Henry Desjardins.

COMÉDIE EN TROIS ACTES

(Pour le SAMEDI)

PAUL RIFLARD, poète.

JOSEPH PLÉNIPOTENTIAIRE, ministre au parlement fédéral.

ACTE 1^{er}

SCÈNE UNIQUE

Le théâtre représente un clair de lune aliemand (1) inondant d'une lueur vague et mystique les formes indécises des choses endormies.

Au fond, premier plan, un petit bois de sapins où, sur la cime d'un arbre, un rossignol réveillé par le hulullement d'une chouette lance trois notes mélodiques à la brise enamourée.

Deuxième plan, à gauche : Paul Riflard, pantalon blanc, redingote et Gibus, les bras étendus, la dextre armée de l'inséparable parapluie qui le fait ressembler à Sainte-Beuve, vu de dos, faisant la cour aux muses, leur déclamant des dithyrambes amoureux, s'échauffant, dominant tout dans cet auditoire invisible, PONTIFIANT.

PAUL RIFLARD (*seul*). — "Mes pas errants te foulent avec impatience et dépit, ô sol du Canada, sol d'ancêtres !!! Sol trois fois inhospitalier aux choses de l'art, quand donc feras-tu germer le grain de littérature qu'en vain je jette dans ton sillon ?? quand donc produiras-tu des fils capables d'applaudir au geste auguste du semeur ??

"Je t'ai chanté, sol canadien que j'aime malgré tout ; j'ai chanté tes peuplades primitives et leur courage indomptable, j'ai chanté la majesté écrasante de tes sites incomparables, j'ai chanté tes femmes plus belles que les héroïnes de Gœthe et les brunes Andalouses, Sévillanes ou Valenciennes, et tu ne m'as rien donné de la gloire que tu distribues si facilement sur des têtes sans cerveau, plagiaires et compilateurs éhontés. Maintenant que j'ai réuni dans un seul volume le produit de mes longues insomnies, tu ne trouveras pas seulement quelques jaunets pour me permettre de répandre mon œuvre aux quatre coins du globe..... Sol ingrat !!! O fatalité !!! Sombre horreur !!!

Ici, Paul Riflard, le poète, tombe en extase ; les bras en croix toujours et son œil va plus loin dans le vague, plus loin, toujours plus loin, un sourire ébéré comme un resset d'au-delà illumine sa maigre figure, et tandis que Morphée lui prodigue ses pavots, le RÊVE plane sur son front, auréolant sa tête. La pâlisante lune, lentement décline à l'horizon suivie de son cortège d'étoiles
(La toile tombe.)

Ici, l'orchestre doit jouer une partie du "Rêve de la vierge" de Jules Massenet, précisément cette partie où le "tremolo" mystique et langoureux, comme autant de courts sanglots, accompagne le chant divin de l'archange tombant directement des éthérées régions.

Les spectateurs doivent oublier la matérialité des choses pour planer dans l'idéal et rêver avec le poète, en un mot, VIVRE SON RÊVE.....

ACTE 2^{me}

SCÈNE UNIQUE

Un cabinet ministériel au parlement d'Ottawa.

Premier plan, à droite, un buste de Sir John Macdonald tout petit sur un grand piédestal (pas fait par Hébert) dont la blancheur marmoréenne tranche symboliquement sur la pourpre des tentures qui tapissent son alcôve.

À droite, un portrait à l'huile peint par *oreille* (2), trois fois et demie, grandeur naturelle du maître de céans, monsieur le ministre de la droite Joseph Plénipotentiaire.

Au fond, assis à son bureau qui lui sert à signer les pétitions nombreuses et les faveurs pour les électeurs importants, monsieur le ministre en personne, ventripotent, le menton frais rasé, grassouillet, l'air heureux sur sa bonne grosse figure épanouie d'enfant satisfait, attend l'heure de l'ouverture de la chambre en humant béatement la fumée bleue de son "mégot".

Effet de lumière : Un soleil tout pimpant, regaillard et très disposé à éclairer cent vingt-neuf heures durant l'intelligence de nos gouvernants pour la plus longue séance parlementaire qui ait existé depuis la création du monde. Un soleil, en un mot, qu'un Josué inconnu empêchera d'aller se coucher à l'heure habituelle. — La porte s'ouvre discrètement et Paul Riflard, les yeux fatigués par les veilles, avec treize rames de papier ministre sous son bras gauche et son parapluie dans sa "dextre" profonde, s'avance majestueusement. Il fait trois pas, salue ; trois autres pas..., salue encore... et... puis... toussé.

PAUL RIFLARD. — "Hum... monsieur le ministre, s'il vous plaît... C'est bien à l'honorable Plénipotentiaire que j'ai l'honneur de parler ?"

PLÉNIPOTENTIAIRE. — "Oui... daignez vous asseoir... que puis-je faire pour vous ?"

PAUL RIFLARD. — "Je suis un jeune barde... et j'ai fait un volume que je désirerais vous dédier..."

(À ce moment, l'émotion gagne le pauvre pastoureau qui se met à trembler bien fort et laisse tomber ses treize rames de papier ministre sur le parquet et un malencontreux coup de vent disperse l'œuvre aux pieds du ministre. Paul Riflard se précipite pour rassembler ses idées et son œuvre.)

PLÉNIPOTENTIAIRE. — "Je ne vois aucune objection à ce que vous osiez me dédier vos vers... seulement, je ne suis pas poète moi-même, et si vous pouviez les montrer auparavant à monsieur Ben Janet, une des plus fines plumes du pays et qui est, après le français Malherbes, le seul vrai poète qui ait vécu... Du reste, j'entends l'huissier qui appelle les ministres pour la séance du conseil. Je vous salue, Monsieur, revenez me voir."

Pendant que monsieur le ministre sort, drapé dans toute son importance, l'huissier glapit de plus belle.

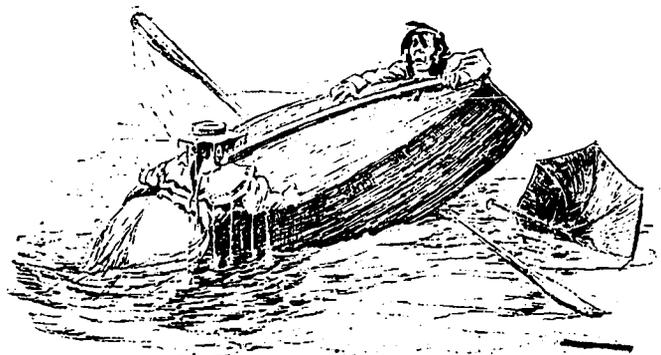
Et le pauvre Paul Riflard ayant ramassé ses treize rames de papier ministre, les met sous son bras gauche et s'enfuit avec toujours son parapluie dans sa dextre profonde (3) en murmurant cette fin de vers que Ben

SURPRISE D'AMOUR



I

Lui. — Dis-donc, Mithilde, si tu m'aimais et puis que tu serais trop gênée pour me le dire, fais balancer le canot un petit brin ; je te comprendrai.



II

Lui (*encore*). — Ma grand' conscience du bon Dieu ! je me serais jamais douté que tu m'aimais tant que ça !

IL EST ÉVIDENT QU'UNE FEMME NE PEUT PAS CON-
NAÎTRE TOUT LE MONDE



Le cavalier.—Oh ! mademoiselle, voilà une heure que je vous cherche partout ; on m'a renvoyé de Pons à Pilate, et de Pilate à Pons. Bref, que personne ne savait où vous étiez.

La demoiselle (avec la dignité de rigueur en pareille circonstance).—Je n'ai pas l'honneur de connaître aucun de ces deux messieurs ; mais si vous voulez me les introduire, je serai heureuse de faire leur connaissance.

Janet, le poète national, le plus grand poète des temps modernes après Malherbes, aurait rougi de poudre :

“... ô, ministres intègres,
Conseillers vertueux !”

ACTE 3me

SCÈNE UNIQUE

Le théâtre représente un cabinet de travail, celui de Paul Riffard.

A droite premier plan, treize rames de papier ministre éparées sur le parquet, et comme autant de petites flammes vertes, les idées qu'elles renferment montent, montent sans cesse vers le sombre du plafond. Elles gravitent lentement toutes les idées du poète Paul Riffard.

Au fond, dans la pénombre, toutes ses amours passées lui tiennent compagnie.

A gauche, deuxième plan, le petit frère du poète, habillé en Algonquin, personnifiant le dernier survivant des races disparues.

Au milieu de tout cela, Paul Riffard, grand, grand, immense, plus grand toujours, pantalon blanc, redingote et Gibus, les bras en croix de plus en plus, tenant dans sa dextre profonde son inséparable parapluie, et dans sa large “sinistre” (1) la photographie par les rayons X de Ben Janet, le poète national, le plus grand poète des temps modernes après le français Malherbes.

Paul Riffard, plongé dans le rêve, médite sur la conformation du cer-veau de son rival Ben Janet, grâce au procédé des rayons cathodiques.

Soudain, une lueur intense illumine la scène : ce sont les idées qui, depuis une demi-heure, montaient des treize rames de papier ministre sur le parquet ; elles se sont heurtées et de leur choc a jailli la lumière.

Et les choses étant devenues lumineuses par cette lueur fantastique et macabre, les ombres furent dissipées..... ; Et un vent mystérieux ayant soufflé, les ombres des choses s'animent et semblèrent entrer en danse, et une ronde infernale commença..... ! Et le vent ayant cessé de souffler, et la lueur s'étant éteinte, et les choses étant entré dans l'ordre ; seule dans le grand silence, au milieu de l'affreuse noirceur, la grande voix de Paul Riffard se fit entendre :

PAUL RIFFARD.—“ Ben Janet, poète national, le plus grand poète
“ des temps modernes après le français Malherbes ! ! ô ironie des
“ mots ! ! ô sort fatal ! ! O mon peuple ! se peut-il que tu sois tant
“ borné ?

“ Encore cinq jours, et j'irai trouver monsieur le ministre, Joseph
“ Plénipotentiaire, et je lui soumettrai mon œuvre, sans que Ben
“ Janet en ait connaissance.

“ Et, même dans l'adversité, ma devise sera toujours : ESPOIR,
“ ÉTERNEL ESPOIR.”
(La toile tombe.)

Derrière la toile, le petit frère de Paul Riffard, habillé en Algonquin, dernier représentant des races disparues, dort profondément, étendu sur les treize rames de papier éparées sur le parquet, tandis que Paul Riffard

rêve toujours, les bras en croix avec son parapluie dans sa dextre profonde.

En avant du rideau, l'orchestre doit jouer le chœur du couvre feu, dans les “ Huguenots ” de Meyerbeer :

“ Rentrez, habitants de Paris,
Tenez vous clos en vos logis.
Que tout bruit meure,
Quittez ces lieux
Car voici l'heure
Du couvre-feu.”

Et les cent trente trois spectateurs doivent se réveiller en sursaut avec un long bâillement simultané.

Une voix venant du paradis : “ Hip !!! Hip !!! Hourrah pour le
“ théâtre d'Ibsen, (2) le roi des psychologues ! !”

L'UY D'AVEL.

EXPLICATION.—(1) “ Clair de lune allemand ”, c'est-à-dire un clair de lune quelconque qui, tout en faisant partie d'un paysage canadien, peut nous donner l'illusion d'un clair de lune des bords du Rhin, si bien décrit par les poètes allemands.

(2) “ Peine par oreille ”, expression très hasardée qui veut dire que le tableau a été fait par un gâcheur. On dit en riant : “ Cet homme a beaucoup d'oreille pour la peinture ”. Cette expression, si claire en musique, devient obscure transportée de son sens primitif.

(3) “ Dextre profonde ” (du latin) veut dire : main droite.

(4) “ Large sinistre ” (du latin) veut dire : main gauche.

(5) Auteur Norvégien dont les psychologues peuvent être goûtes seulement par les dilettantes ; pour les autres c'est de l'ennui en bouteille.

L. D'AVEL.

Pensées Philosophiques

On se méfie de l'avenir en se rappelant le passé.

×

L'esprit produit à quarante ans, mais ne se cultive plus.

×

Les candidats les plus écoutés ne sont pas les plus entendus.

×

Il est plus facile d'écouter les autres que de s'écouter soi-même.

×

La modestie extérieure ne prouve pas toujours qu'on manque d'orgueil.

×

Un beau costume ne fait pas la femme, mais souvent brise un homme.

×

Avec des louis on fait des rouleaux qui aplanissent toutes les difficultés.

×

Ce fut pour en imposer aux cruches que Diogène s'affubla d'un tonneau.

×

Une emme sans cœur, est comme une barque sans rames, elle se laisse aller au courant.

×

Une belle femme attire les yeux. Une bonno pénétre le cœur. La première veut plaire, la seconde sait aimer.

×

C'est le sort de tout ce qui est beau de faire l'ambition de tout le monde, et de ne pouvoir être possédé que par peu de personnes.

LILI THOMME.

DEVINETTE



Contre les Rhumes obstinés, la Coqueluche, l'Asthme, le Croup, etc., etc., Donnez le BAUME RHUMAL

COMME QUOI IL EST DANGEREUX POUR CES DAMES DE PARLER D'ÂGE AUX ENFANTS



La jeune femme.—Quel âge as-tu Mignonne?

La bambine.—Cinq ans, madame.

La jeune femme.—Et quel âge me donnes-tu, à moi?

La bambine.—Hum!... je ne suis compter que jusqu'à trente, madame.

L'ABEILLE

Comme l'abeille fugitive
Qui fait son miel en voyageant,
Le chantonnier de rive en rive
Va bourdonnant et voltigeant ;
Comme elle du myrte à la treille
Il recommence vingt détours :
Vole, vole, petite abeille,
Vole, vole, vole toujours.

Hélas ! je rampais, demi-nue,
Sans ailes d'or, sans aiguillon,
Quand tout mon essaim vers la nue
S'envole dans un tourbillon ;
Mais Dieu me sourit, Dieu qui veille
Sur un insecte sans secours,
Me dit : "Vole, petite abeille,
Vole, vole, vole toujours."

"Loin des tourbillons de poussière
Que font les grands et leurs laquais,
Dans la manéride ou la chaumière
Murmure à de joyeux banquets ;
Mais en fuyant pique à l'oreille
Les Midas qui peuplent les cours :
Vole, vole, petite abeille,
Vole, vole, vole toujours.

"Oui, garde bien, pauvre orpheline,
Un dard caché pour les méchants ;
Mais si quelcque vierge enfantine
Cueille des bluets dans les champs,
Va bourdonner dans sa corbeille
Et fais-la rêver aux amours :
Vole, vole, petite abeille,
Vole, vole, vole toujours.

"Mon soufle a reverdi la terre
Teinte du sang des oppresseurs ;
Longtemps l'éclat du cimetière
Sur l'Hymette effraya tes sœurs ;
Mais à la Grèce qui s'éveille
La Liberté rend ses beaux jours :
Vole, vole, petite abeille,
Vole, vole, vole toujours."

Moi, dans les paroles divines
Je me confie, et sans savoir
Si sur des fleurs ou des épines
Il faudra m'endormir le soir,
Quand vient la brise je sommeille,
Et je m'abandonne à son cours :
Vole, vole, petite abeille,
Vole, vole, vole toujours.

HÉGÉSIPPE MOREAU.

AFFAIRES AMÉRICAINES

(De notre correspondant particulier)

New-York, juin 1896.

Un nouveau combine vient d'être créé aux Etats-Unis, celui des pompes funèbres ; c'est la mort devenue un luxe que les riches seuls pourront se payer.

On vient de signaler la présence du serpent de mer sur la côte de l'Atlantique ; c'est le signal convenu pour l'ouverture des casinos et des grands hôtels d'été sur toutes les plages fashionables des Etats-Unis.

Quarante sept femmes viennent de se faire admettre au barreau de New York ; le droit qu'elles ont ainsi acquis d'avoir le premier mot devant les tribunaux est sans préjudice à celui qu'elles avaient déjà, d'avoir le dernier mot chez elles.

Une commission composée de militaires de tout grade et de toute arme a été chargée, à Westpoint, d'étudier la question de la poudre sans fumée en usage, aujourd'hui, en Europe. Tous se sont prononcés en faveur de la nouvelle poudre, excepté le soldat de deuxième classe. La raison qu'il a donnée de son dissentiment c'est qu'avec cette poudre-là les combattants ne sauraient plus dans quelle direction se sauver.

Un Montréalais, de passage à New-York, regagnait à pied son hôtel, tard la nuit, lorsqu'il se vit accosté soudain par un voyou qui lui demanda la bourse ou la vie. "Ce que tu me chantes, toi, dit-il en s'adressant au malfaiteur ; penses-tu que je serais ici à pareille heure, si je n'éprouvais moi-même le besoin de demander aux passants la bourse ou la vie ?" Le voyou, croyant avoir affaire à un camarade, laissa passer votre concitoyen en s'excusant même de ne l'avoir pas reconnu.

Un individu comparait, il y a quelques jours, devant le magistrat de police sur accusation d'assaut et batterie et, pour toute défense, invo-

quait des circonstances atténuantes. "Figurez-vous, dit-il au magistrat, que cette espèce de fou (désignation de la victime) m'arrête en pleine rue pour me demander si une poule et demie pond un œuf et demi dans un jour et demi, combien d'œufs cinq poules et demi pond... "Acquitté," dit le magistrat, sans même attendre le reste de la phrase.

L'un de nos millionnaires a été interviewé, il y a quelques jours, par un reporter désireux de se recommander auprès de son éditeur par des incursions dans la haute société. "Est-ce vrai, lui demanda le reporter, que, au début de votre carrière, vous n'étiez qu'un petit va-nu-pieds ?" "Parfaitement, répondit le millionnaire, je suis venu au monde sans chaussures." Dans sa candeur, le reporter a noté soigneusement la réponse et l'a publiée dans son journal sous le titre de "Révélation".

Ce sont les Français, je crois, qui ont mis à la mode le carnaval du dictionnaire ; les Américains en ont un, grâce à l'esprit d'entreprise d'un éditeur New-Yorkais. On y définit ainsi les mots suivants : Maison — place où les hommes tiennent leurs femmes ; Eglise — cercle social fréquenté par les jeunes gens de tendances matrimoniales ; Magasin — établissement créé pour le plaisir des dames qui vont y examiner des étoffes avec l'intention d'en acheter de semblables, ailleurs ; Théâtre — école de mauvaises manières et place d'amusement pour les occupants de la première rangée.

Une grande maison de commerce, en cette ville, fatiguée d'être toujours volée par ses tenurs de livres, en a demandé de nouveaux par la voie des journaux. Les solliciteurs, au fur et à mesure qu'ils se présentent, sont mis à l'épreuve. "Faites nous voir, leur dit-on, comment vous vous y prendriez pour corriger dans nos livres un mauvais chiffre résultant d'une erreur de comptabilité." Tous ont eu recours au canif ou au caoutchouc et cela d'une façon qui ne laissait aucun doute sur l'entraînement qu'ils avaient dû suivre à cet égard dans les écoles commerciales. Inutile de vous dire qu'aucun d'eux n'a été engagé ; mais le plus drôle c'est que pour avoir condamné cette pratique dans un journal, l'un des patrons en question s'est fait tancer d'importance par les autorités scolaires qui ne voient rien de reprehensible dans le grattage des livres de comptes.

Pour démocratiques que soient nos institutions politiques, aux États-Unis, elles n'empêchent pas le commerce et l'industrie de faire grand cas des distinctions sociales. A preuve, le trait suivant qu'on vient de me raconter : Pour s'amuser de l'un de leurs camarades, commis à neuf piastres par semaine, des employés d'une grande maison du Broadway lui adressèrent, le 1er avril, une carte d'invitation décrochée à la vitrine d'un lithographe à la mode, requérant sa présence à un bal chez les Astors, à huit jours de là. Comprenant bien que c'était un poisson d'avril, le jeune commis fit mine de traiter pareil honneur comme une affaire de tous les jours et s'amusa même, au bout de la semaine, à rendre compte à ses camarades de la munificence de son prétendu amphitryon. L'affaire ne tarda pas à arriver aux oreilles du patron qui, flatté d'avoir à son service un commensal des hommes les plus haut perchés de la métropole, lui quadrupla son salaire.

J. G.

LE GOUT DES SOCIÉTÉS SECRÈTES

Le mari.—Ma femme et quelques unes de ses amies sont en train de s'organiser en société secrète.

Son frère.—Allons donc ! Des femmes dans une société secrète ?

Le mari.—Tu ne comprends pas ; elles doivent se réunir en séances régulières pour se conter des secrets.

DEVINETTE



COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 23 MAI

Le Diable au 19^{me} Siècle

OU

LA FRANC-MAÇONNERIE LUCIFÉRIENNE

Révélation complète sur le satanisme moderne, le spiritisme, le palladisme, le magnétisme occulte, les médiums lucifériens, la magie de la Rose-Croix, les possessions démoniaques, les précurseurs de l'Ante-Christ.

RÉCIT D'UN TÉMOIN

Par le Docteur BATAILLE

CHAPITRE II

Projet définitif d'exploration

Il y eut au même moment un complot contre Mgr l'Evêque et M. le curé de Saint-Victor ; plusieurs personnages mal notés furent mis en état d'arrestation, puis relâchés faute de preuves suffisantes.

Tout cela produisit à Marseille une émotion qui dura deux mois entiers, au bout desquels le conseil municipal, pour consacrer l'acte nécessaire de la justice humaine qui avait supprimé l'infâme carbonaro sataniste, fit ériger une statue de l'archange saint Michel terrassant le dragon, à l'endroit même du supplice de Matraccia, et la Plaine prit le nom de place Saint-Michel, qu'elle a conservé depuis. La statue de l'archange a été enlevée quelques années plus tard.

Voilà, conclut l'abbé Laugier, ce que l'on sait de Matraccia ; mais n'est-il pas permis de dire qu'il y avait, de la part de ce monstre, autre chose que des crimes ordinaires, et faut-il considérer comme choses normales tout ce qui a eu lieu à son propos ?

L'abbé m'expliqua encore que le diable, véritable "singe de Dieu," — c'est ainsi, du reste, que le qualifient tous les Pères de l'Eglise, — met une sorte d'amour-propre à répondre aux miracles du ciel par des prodiges qui n'en sont que la grotesque imitation.

Jésus-Christ, quarante jours après sa mort, s'éleva glorieusement au ciel sur le mont des Oliviers. Simon le Magicien, le fondateur du gnosticisme, pour montrer publiquement qu'il avait à sa disposition des puissances surnaturelles, s'éleva dans les airs devant l'empereur Néron et le peuple romain ; il avait opéré son ascension jusqu'à une certaine hauteur, lorsque saint Pierre qui était là se mit à prier, et aussitôt le sectateur de Lucifer fit une chute effroyable, dans laquelle il se cassa les deux jambes et dont il mourut peu après.

Ces contrefaçons, par le diable, des miracles célestes sont innombrables, me disait l'excellent abbé. De nos jours même, l'observateur peut les compter. Ainsi, on connaît, par une déposition devant le conseil de guerre de Paris après la Commune (affaire Dacosta), ce fait merveilleux d'un jeune prêtre du clergé parisien, qui, sous cette nouvelle Terreur, caché dans une chambre où il avait élevé un autel, priait pour son archevêque, Mgr Darboy ; tout à coup, il vit le linge blanc de l'autel se couvrir de petites gouttes de sang, c'était le moment même où l'archevêque et cinq autres otages tombaient sous les balles des fédérés ; Dieu annonçait donc par un miracle que les nobles victimes périssaient, que les martyrs entraient à l'instant dans sa gloire. Eh bien, d'autre part, nous avons ici à Marseille un journaliste très irréligieux, des plus impies, et, qui plus est, franc-maçon, nommé Clovis Hugues, déjà candidat radical pour la députation, il y a deux ans, et ce mécréant, qui a écrit, je ne sais plus dans quelle feuille, un poème glorifiant Satan, raconte à qui veut l'entendre, — cela m'a été rapporté par des personnes dignes de foi, — que, se trouvant détenu à la prison Sain-Pierre pour délit politique, à l'époque où notre armée nous débarrassa des

communards, il entendit un matin, dans le tiroir de la table en bois sur laquelle il écrivait, le crépitement sinistre, très net, très caractéristique d'une vive fusillade ; il en fut tout ému et s'informa dans la journée auprès du directeur de la prison, pour savoir s'il n'était pas arrivé malheur à quelqu'un de ses amis radicaux-socialistes ; ce qu'il apprit alors, c'était que, à la minute, à la seconde précise où une fusillade mystérieuse avait éclaté dans son tiroir, le chef de la Commune de Marseille, Gaston Crémieux, avait été exécuté par la troupe, sur le Pharo, c'est-à-dire tout à fait à l'autre extrémité de la ville. Depuis lors, M. Clovis Hugues a raconté à mille personnes ce phénomène, et il faut certainement le croire : ce n'est pas parce qu'il est pour nous un adversaire fanatique et violent, que nous devons l'accuser d'imposture. Cet homme a dit vrai, et le bruit de la décharge du peloton d'exécution de Gaston Crémieux a réellement résonné dans le tiroir de sa table en bois ; mais là, il est facile de voir qu'il n'y a pas eu miracle céleste ; qui, si ce n'est Lucifer ou quelque autre démon, aurait annoncé ainsi, par un phénomène, par un prestige, à un impie avéré, la mort tragique d'un chef communard, son ami et son complice ?

En fait d'imitation diabolique plus forte encore, l'abbé me cita le cas que voici. Un miracle divin, des plus indiscutables, des plus authentiques, est celui de saint Janvier, dont le sang se liquéfie et bouillonne, chaque année, à la date de son martyre. Or, l'abbé Laugier tenait d'un religieux franciscain, qui avait fait faire une retraite à un luciférien converti, qu'il existe quelque part, mais il ne savait pas exactement où, dans une société de théurgistes, le crâne d'un sectateur de Satan, supplicié au moyen-âge, et que ce crâne, chaque année, à la date exacte du supplice, parle répond aux questions qu'on lui pose sur ce qui se passe au royaume infernal, et lance des flammes par les cavités du nez et des yeux.

— Puisque vous êtes inébranlablement décidé à explorer les domaines occultes du satanisme, mon cher enfant, me dit l'abbé, vous rencontrerez peut-être un jour ce crâne de damné ; peut-être assisterez-vous à ce prestige diabolique...

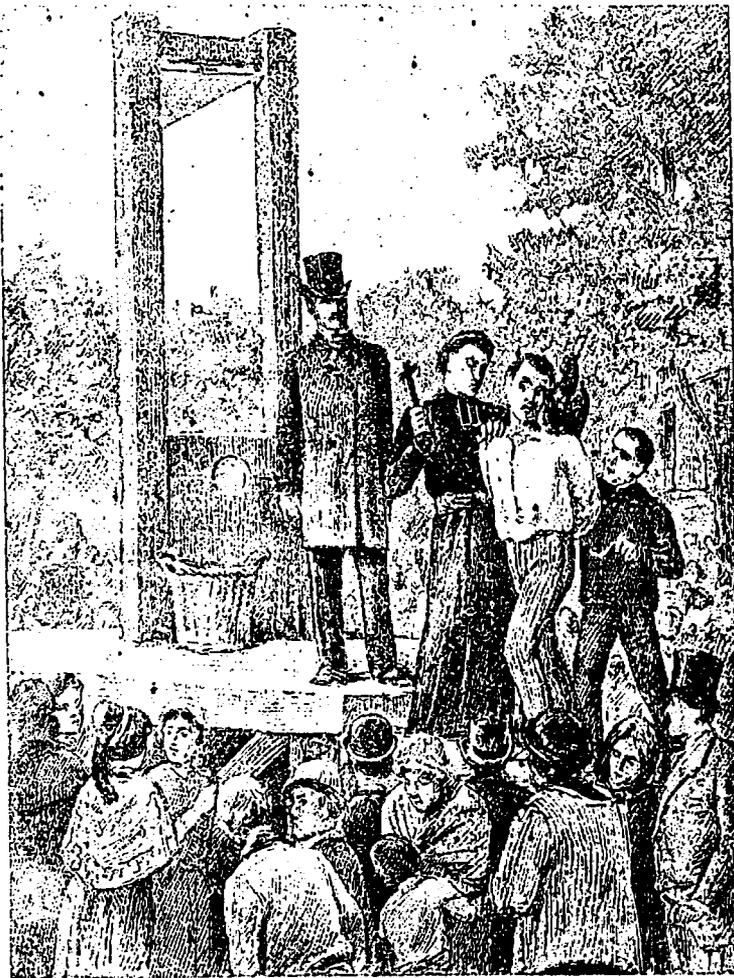
L'abbé ne se trompait point dans ses prévisions. Ce crâne, qu'on exhibe aux initiés de l'occultisme, je l'ai vu ; j'en parlerai longuement plus loin ; mais je dois dire, en toute sincérité, qu'en ce qui concerne le prestige dont il s'agit, je crois à la possibilité d'une supercherie ; toutefois, s'il y a supercherie, elle est si habilement exécutée qu'il est difficile de se prononcer catégoriquement.

La conclusion finale de mon vieil ami était que, si Dieu laisse

à Lucifer un pouvoir très grand, qui sera plus considérable encore au temps de l'antéchrist, mais dont il aura à rendre compte au jour du jugement dernier, d'autre part, la providence divine, toute paternelle, protège les humains, les bons, ceux surtout qui, par une piété ardente au premier âge, se sont assurés des trésors de grâce, et la bonté du Père céleste est telle, sa miséricorde est à ce point infinie, qu'à la seconde ultime de l'agonie, quel que soit le degré de péché dans lequel l'âme est tombée, il suffit à l'homme, pour être sauvé, d'un acte de contrition parfaite, d'une lueur de repentir sincère, vrai et mêlé d'une aspiration d'amour vers Dieu ; de telle sorte que le libre arbitre de l'homme existe toujours et quand même, et que le pouvoir de Satan de maléficier se trouve par là absolument contrebalancé par la foi de la créature et annihilé alors par l'infinie bonté du Créateur ; le diable peut tenter, se réjouir de voir les progrès du mal chez l'obsédé et le possédé ; mais, au dernier moment, en définitive, toute sa peine peut être perdue.

Le bon abbé Laugier ne contreçara donc plus mon projet et me promit ses prières. Nous allâmes ensemble, un jour, au sanctuaire vénéré de la Bonne Mère de la Garde.

Je partis. Le dimanche même où le paquebot devait lever l'ancre, à neuf heures du matin, mon vieil ami vint me serrer une dernière fois la main à bord. En me quittant, il me remit une médaille indulgenciée et bénie, une médaille de saint Benoit.



Matraccia, l'assassin occultiste, montant à l'échafaud avec son perroquet sur l'épaule.

—Portez toujours sur vous cette médaille, mon cher enfant, me dit-il ; n'oubliez jamais, chaque matin et chaque soir, de faire votre prière ; invoquez souvent la Sainte Vierge... Maintenant, je vous laisse sous la protection de Dieu.

Et nous nous embrassâmes ; le digne prêtre pleurait comme un enfant.

CHAPITRE III

La Mort d'une Prêtresse de Lucifer

Je fais grâce au lecteur d'une traversée de Marseille à Galle, des plus monotones, interrompue seulement en passant à Naples par une visite à l'illustre grand commandeur Peisina.

Il me fallut aller, en compagnie du souverain hiérophante absorber des *granite* (boissons glacées) à un café de la via di Mezzocannone, endroit où il donnait d'ordinaire ses rendez-vous. C'est par là qu'a lieu chaque semaine le tirage de la loterie nationale : or, Peisina, qui a plusieurs cordes à son arc, débite aux gens du peuple des consultations à trois sous, sur les numéros qui ont des chances de sortir. Ces quelques instants passés avec le chef suprême du rite de Memphis (pour l'Italie) me procurèrent l'occasion de faire la connaissance de Bovio, un des orateurs républicains renommés de la péninsule, aujourd'hui le leader de l'extrême-gauche au parlement. Bovio est un homme de taille moyenne, plutôt petit que grand, à longue barbe noire, toujours sanglé dans une étroite redingote. Peisina nous présenta l'un à l'autre. C'était aussi un frère, mais du rite écossais. Du reste, il ne lit qu'entrer et sortir, accompagné de cinq ou six membres de comités électoraux.

Bovio parti, nous causâmes occultisme. Je donnai au souverain hiérophante des nouvelles de Marseille. Pendant mon séjour dans la vieille cité phocéenne, j'avais visité une loge misraïmite, avec laquelle la maçonnerie napolitaine entretient de bonnes relations. Je dis à Peisina que, grâce à son diplôme, j'avais été reçu dans le temple avec tous les honneurs de la voûte d'acier, maillets battants ; il en fut satisfait au plus haut point, et me dit :

—D'autres honneurs, bien plus grands encore, vous attendent aux Indes, si vous y allez, très parfait et illustre frère.

Il se félicitait de m'avoir conféré le 90^e degré de Memphis, et ajoutait :

—D'un simple coup d'œil, j'avais compris, lorsque vous vîntes me voir pour la première fois, que vous possédiez la vraie lumière et que toute initiation était superflue. Je crois que vous serez une des gloires de notre ordre sublime.

Je lui glissai quelques mots au sujet de Matraccia.

—Un martyr ! murmura-t-il.

L'abbé Laugier ne s'était donc pas trompé ; Matraccia avait eu des accointances avec les occultistes de Naples.

Nous nous séparâmes, les meilleurs amis du monde ; il comptait sur moi pour lui amener des recrues !..

Nous arrivâmes à Galle un vendredi. Le souverain hiérophante m'avait donné l'adresse d'une société de cabalistes ; mais je me demandai si je devais m'y rendre. Je ne me sentais pas encore assez ferré, pour aborder si brusquement la cabale nettement diabolique. Je n'avais jusqu'alors vu que de la maçonnerie ordinaire, à la loge de Marseille. Il me semblait qu'il serait prudent à moi de ne procéder que progressivement, en visitant d'abord des chapitres de Rose-Croix, puis des aréopages de Kadosch ; après quoi seulement je me hasarderais dans les réunions palladiques. J'avais étudié, avec soin, pendant la traversée, au moyen de divers livres que Peisina m'avait vendus, toute l'échelle qui conduit aux lucifériens ; mais ma science se bornait à la théorie ; je n'avais, somme toute, encore rien vu.

L'arrêt à Galle était de quarante-huit heures. Quoique peu porté à faire d'emblée connaissance avec les cabalistes cinghalais, je descendis à terre immédiatement.

Le lecteur sait que Pointe-de-Galle est le point extrême sud de l'île de Ceylan, qui fait elle-même le sud de l'Inde, dont elle est séparée par le détroit de Palk. Au point de vue qui nous occupe, Ceylan a une situation toute particulière, et il n'est pas sans intérêt de l'exposer.

Si l'on jette un coup d'œil sur une carte du monde, on voit que depuis le Cap de Bonne-Espérance, au sud de l'Afrique, jusqu'au Kamtchatka, au nord-est de la Sibérie, tout le littoral est bordé d'îles : Madagascar, avec sa ceinture de petites îles, Mayotte, Nossi-Bé, les Comores, Bourbon, Maurice, Sainte-Marie, les Seychelles, puis, en remontant vers le nord, Socotra, à peu de distance du cap Gardafui ; puis, en prenant dans la direction de l'est, les Maldives, Ceylan au sud de l'Inde ; puis, entre le continent chinois et l'Australie, île immense, toute la Malaisie, Sumatra, Java, Bornéo, les Célèbes, les Moluques, les Philippines, tous les archipels, innombrables, de l'Océanie, pour tout dire ; et, sur les côtes de Chine, Haï-Nan, Hong-Kong, Formose ; puis encore, les Licou-Kieou, qui font une ligne de petites îles parsemées entre Formose et le Japon ;

enfin, le grand empire insulaire du Japon, et les Kourilles, qui constituent encore une ligne nettement tracée d'îles depuis Yéso jusqu'à la pointe du Kamtchatka. Tout cet énorme ensemble borde la mer des Indes, l'Océan Pacifique, c'est-à-dire d'incommensurables étendues, et toutes ou presque toutes ces îles sont volcaniques. Qui ne connaît, en effet, le Fusi-no yama du Japon, les tremblements de terre si fréquents dans cette région qu'on en a pu compter jusqu'à neuf cents par jour ? les bouleversements intermittents dont les Philippines sont le théâtre ? Enfin, qui n'a entendu parler de la catastrophe toute récente de Krakatoa ?

Ces vestiges volcaniques et l'aspect de l'ensemble montrent que, très probablement, toutes ces îles ne sont que les restes, les points élevés d'un vaste continent qui jadis a existé là, et qu'un bouleversement, d'une puissance prodigieusement extraordinaire, a fait disparaître, tandis que l'Afrique, dont le niveau central est, on le sait, bien au-dessous de celui de l'Océan et formait autrefois le fond d'une mer, apparaissait, surgissant du sein des flots.

Quelle a été la cause de ce bouleversement, de ce cataclysme effroyablement terrible des plus lointaines époques de l'humanité ? Dieu seul le sait. Mais, ce qui prouve bien qu'il a eu lieu et que ces terres, aujourd'hui disjointes, étaient jadis réunies, c'est que leur faune et leur flore, leurs animaux et leurs plantes, sont les mêmes et appartiennent exclusivement à des espèces de transition : les makis, par exemple, au corps de singe et à la tête de carnassier, formant la transition entre les deux espèces ; les kangourous et l'ornithorynque, la transition entre les vertébrés et les invertébrés.

On trouve là des animaux qui ressemblent à des plantes, et des plantes qui ressemblent à des animaux ; des animaux qui se nourrissent de fleurs, et des fleurs qui se nourrissent d'animaux, qu'elles prennent au piège, qu'elles tuent, mangent et digèrent ; des plantes qui se promènent, et des animaux immobiles ou à peu près ; des champignons et des fougères énormes comme des arbres, et des arbres petits comme des champignons ; des hommes, enfin, qui ont l'aspect de singes, et des singes qui ressemblent à s'y méprendre à des hommes ; des fourmis, des araignées, des mouches, gigantesques, hors de toutes proportions, et des oiseaux, par contre, des chevaux, des bœufs, infiniment petits ; et, dernière singularité, tous les chats y sont noirs et naissent avec la queue cassée.

C'est là, on le voit, un monde à rebours, dont l'étude confond l'esprit ; car tout ce que je viens de dire est de l'exactitude la plus rigoureuse, la plus scientifique.

Un savant allemand, protestant, hérétique par conséquent, frappé de ces faits, en a tiré une conclusion inattendue et fort bizarre : Hœckel a supposé que, de même que ce continent, englouti dans l'Océan, et dont ne surnagent que les points les plus élevés pour en attester l'antique existence, était le centre, le lieu d'origine des espèces florales et faunales intermédiaires, transitoires, de même il avait été aussi, à un moment quelconque des temps primitifs, le lieu d'origine, de naissance et d'habitation d'un animal de transition entre l'homme et le singe, animal hypothétique que d'autres auteurs ont nommé " l'anthropopithèque."

Partant de cette donnée, contraire à la science des Linné, des Cuvier et autres zoologistes chrétiens, science qui vaut bien la leur, les transformistes se sont amusés à décrire cet animal supposé. Selon eux, il n'avait pas encore la parole ; mais il avait, affirmé-t-ils, les membres grêles, la forme des mains se rapprochant de celle des pieds, le corps velu ; et quelques-uns même vont jusqu'à nous apprendre que cet anthropopithèque, cet animal presque homme, avait une queue, de la barbe et des poils roux.

Il est inutile de s'attarder à discuter ces balivernes. L'écriture sainte, la révélation, la tradition religieuse ont une autre valeur que les hypothèses d'un savant protestant, et nous enseignent, à n'en pas douter, que l'homme n'est pas le produit d'une transformation, mais est bien *l'homo sapiens*, comme l'appellent Linné, le classant en dehors de tous les animaux, c'est-à-dire une création à part et toute spéciale de l'Éternel.

Si donc j'ai relaté ces fantaisies saugrenues d'une pseudo-science, c'est uniquement pour montrer toute l'importance physique, importance incontestée, de ces contrées étranges, toute la singularité exceptionnelle, la difformité presque, et que les missionnaires appellent couramment : *le royaume de Satan*. Et l'on verra, par ma première enquête, que cette appellation n'est nullement arbitraire, et qu'il faut un véritable courage à nos prêtres des missions pour se vouer à la conquête des âmes dans ces pays réellement subjugués depuis tant et tant de siècles par les puissances de l'enfer.

Si ce monde est singulier au point de vue physique, c'est bien pis encore au point de vue civilisé. L'Inde et l'Asie ont été de tout temps et sont même de nos jours les foyers de la pire superstition, des pires idolâtries : ces peuplades barbares, qui se comptent par d'innombrables millions d'habitants, puisque les Indes, à elles seules, contiennent près de trois cent millions d'individus, et la Chine environ six cent millions, ces peuplades, dis-je, n'ont vécu de tout temps que de rapines et de conquêtes, tour à tour maîtresses et victorieuses, puis vaincues et esclaves ; et, en outre, à côté de cette bar-

barie séculaire, aggravée encore par une méconnaissance monstrueuse de Dieu, on rencontre, sur ces territoires, d'une immensité invraisemblable, des traces d'une civilisation et d'un art qui déconcertent l'explorateur. C'est, par exemple, toute une architecture grandiose et admirablement étudiée, comme celles des Kimerr de la Basse Cachinchine, comme celle dont nous parcourons quelques restes absolument fantastiques, invraisemblables, avec des escaliers donnant accès à des demeures dignes des légendes de génies et de fées, escaliers dont chaque marche a mille verges d'étendue, et dont la longueur totale, pour arriver à la porte, est de deux lieues (un escalier de deux lieues !), des maisons dont chaque pierre a de deux cents à cinq cents verges carrées de dimension, et dont trois cents verges de profondeur fouillée n'ont pas encore pu faire trouver le fond ni les assises !... Que sont les pyramides d'Egypte à côté de cela ! et comme on comprend bien que ces gens-là aient pu projeter et tenter la tour de Babel !..

Je demande pardon au lecteur de cette digression. Elle était nécessaire, pour me permettre de poser cette question, après tous les explorateurs stupéfaits, question qui n'a pas encore eu sa réponse et qui ne l'aura pas de longtemps : Qui donc habitait là en ces temps si lointains ? quels étaient les géants ou les merveilleux mécaniciens de ces contrées étonnantes ? que s'est-il donc passé par là pour avoir ruiné et enfoui ces constructions qui défiaient les siècles ? quel mystère est caché au fond de ce problème indéchiffrable ?... On ne peut, certainement, pas le résoudre, ce problème ; mais on sent qu'une main tout-puissante a écrasé cet ancien monde civilisé, pesant sur lui de tout son poids.

J'étais donc descendu à terre, ainsi que je le disais, sous l'empire de ces réflexions. Il me semblait que ces contrées avaient été le théâtre d'une gigantesque révolte humaine contre Dieu, et que, objet d'une terrible malédiction céleste, elles portaient encore la marque éclatante de l'opprobre, livrées pour leur châtement à la domination de Satan, qui en tyrannise les populations, les déprave à plaisir, en fait son jouet, et se complait à y régner comme dieu d'une religion infernale.

L'unique hôtel de Pointe-de-Galle est bien connu des voyageurs, qui vont s'y reposer de la mer, pendant les quelques heures d'escale. Au cours de ces passages de bateaux anglais ou français qui s'y arrêtent, très nombreux, d'ailleurs, la petite place, ou plutôt la route qui passe devant l'hôtel, est envahie par des marchands de toute espèce, vendeurs de saphirs, de bibelots, importuns, enveloppés, vous prenant de force, s'introduisant dans votre chambre, vous relançant partout, sans compter les bateleurs, jongleurs et charmeurs de serpents.

Ces bateleurs sont les bohèmes de l'Inde : ils vivent en tribus errantes, se livrant à leurs jongleries, disparaissant par intervalle, puis reparaisant. Ils sont vêtus d'un simple morceau d'étoffe, qui pend à leur ceinture. On les rencontre généralement par bandes de trois ou sept, dont une femme fait partie ; jamais cinq, ni six, ni deux.

Leur principal métier, en dehors du vol dont ils sont coutumiers, consiste dans les jeux d'adresse, jonglerie et escamotage, et surtout dans l'art de charmer des serpents, spécialement le cobra-capello, vipère à collier, dont la morsure est instantanément mortelle. Tout cela, exécuté sur le pont d'un navire ou dans la rue, est de la pure fantaisie ; mais, dans les grandes circonstances, à certaines fêtes, par exemple, ils se livrent à des exercices qui tiennent vraiment du prodige.

Ils étaient sept, ce jour-là, sur la véranda de l'hôtel de Pointe-de-Galle, nus, sales, accroupis en cercle, en train de faire montre de leur talent de prestidigitation, devant lequel Robert-Houdin et Dicksonn lui-même se seraient avoués vaincus. Celui qui tenait le milieu du groupe et auquel les autres servaient de compères, lui passant les instruments, les trucs, avait une physionomie toute particulière ; d'une maigreur improbable, sa peau noire, sale, ten-

due sur les os, avait des reflets verts par instants, lorsqu'il remuait et que la lumière s'y jouait ; il avait les mains et les pieds longs, en forme de pattes, presque terminées par des griffes ; sous une abondance de cheveux qui n'avaient jamais connu le ciseau, embroussaillés, se voyait, petit, petit, un visage extravagant, dont la majeure part de la superficie était prise par un énorme nez busqué, en avant de deux yeux brillant comme des charbons enflammés et sur une bouche tordue, fendue jusqu'aux oreilles pointues et velues, et armée de dents aiguës dont la blancheur surprenait. Ce personnage, encore que sale, crasseux et répugnant, attirait l'œil avec je ne sais quoi d'obsédant dans le regard.

Tout en faisant ses exercices, entrecoupés d'explications en tamoul, auxquelles d'ailleurs personne ne comprenait rien, il nous regardait tous, et moi plus particulièrement, me semblait-il ; il me dévisageait d'une façon singulière, me fixant et roulant ses yeux dont le blanc apparaissait alors noyé avec des reflets de feu.

Mais je fus stupéfait, lorsque le domestique indien de l'hôtel, qui était derrière moi, me glissa ces mots :

— Le Sata veut vous parler ; il sait ce que vous êtes ; sa volonté est sœur de la vôtre ; et il vous conduira.

Je restai littéralement abasourdi. Ce nom de Sata donné au jongleur m'intriguait, d'autant plus que le domestique et lui n'avaient

pas échangé un traître mot. Il n'avait pas bougé de sa place ; seuls, deux de ses compagnons avaient, à plusieurs reprises, circulé parmi les voyageurs descendus à l'hôtel, pour faire leur collecte ; mais ceux-ci non plus n'avaient pas parlé au domestique.

Les exercices étant finis et ayant rapporté à la troupe une ample moisson de menue monnaie, les Indiens semblaient s'en aller, lorsque le chef, se retournant vers moi sans affectation, mit sa main gauche sur le cœur, tout en laissant tomber le bras droit le long du corps, la main droite fermée, sauf l'index tendu vers la terre ; en même temps, il me lançait à la dérobée un clignement d'œil, qui, à ne pas s'y méprendre, était un appel.

Dans cette mime, il y avait deux indications pour moi. Par son attitude, prise sans se faire remarquer, et aussitôt quittée, le jongleur avait montré qu'il était luciférien. Ceci, je le savais, non par Peisina qui m'avait exclusivement enseigné les signes et gestes du rite de Memphis dont il m'avait conféré un des plus hauts grades, mais par Carbuccia, qui avait reçu, on ne l'a pas oublié, l'initiation des sectes nettement sataniques ; or, pour se faire reconnaître d'un co-affilié, s'il s'en trouve dans une assemblée de profanes, à la rue ou dans un lieu public, un luciférien prend, pendant

deux ou trois secondes, la pose en question, qui se nomme pour ce motif, le signe de reconnaissance. Au surplus, le jongleur m'avait adressé de l'œil un vulgaire appel, pour le cas où je ne serais pas luciférien comme lui.

Je répondis à son appel par une inclinaison de tête, lui indiquant ainsi que j'allais le rejoindre. Mais je ne crus pas devoir, par un signe correspondant au sien, me faire passer pour un initié de la théurgie, puisque je n'étais encore que simple cabaliste de Memphis ; si j'avais usé de ce subterfuge, il aurait pu me poser des questions, auxquelles je n'aurais pas été à même de répondre ; je préfèrai donc n'esquisser aucun signe maçonnique, pas même l'équerre si connu, enseigné en loge aux apprentis (1er grade), et laisser croire à mon honneur que j'étais tout bonnement le premier profane venu.

J'eus bientôt rejoint le groupe qui continuait à marcher, tandis que le Sata s'était arrêté.

Dès que je fus près de lui, il me salua profondément, à la manière indienne, c'est-à-dire en mettant la main gauche sur sa tête et en inclinant le corps presque jusqu'à terre.

— Toi, médecin paquebot ? interrogea-t-il.

— Oui, répondis-je.

— Alors, toi venir voir Mâlmâh malade crever ?



M. Clovis Hugues, alors détenu politique à la prison Saint-Pierre, entendit tout à coup, dans le tiroir de la table en bois sur laquelle il écrivait, le crépitement très net d'une vive fusillade. Or, au même moment, — il l'apprit ensuite, — un peloton d'exécution fusillait son ami Gaston Crémieux, à l'autre bout de la ville.

Le contact des Européens a appris aux Indiens les langues des passagers avec lesquels ils sont en rapport, langues qu'ils parlent fort mal au point de vue de la syntaxe, mais suffisamment pour se faire comprendre.

Je fis signe que oui, de la tête, et indiquai, de la main, à l'étrange individu, qu'il n'avait qu'à marcher devant moi, que je le suivrais.

—Loin, reprit-il.

Je haussai les épaules, lui montrant que cela m'était égal.

—Argent n'a pas, continua-t-il.

Je haussai encore une fois les épaules.

—*Acha, botatcha, Sabi, Sab, Sab!* s'écria-t-il alors. Ce qui veut dire: Merci bien, merci très bien, seigneur, seigneur, seigneur.

Et à ce cri, toute la tribu, arrêtée sur le chemin, à quelques verges de nous, vint à moi, m'entourant, s'inclinant, la main sur la tête, et restant là sans bouger, en répétant:

—*Acha, botatcha, Sab, Sab, Sab!*

Un peu agacé de ces démonstrations exagérées, mais qui n'avaient cependant rien d'étonnant dans ce pays où le simple salut frise l'adoration, je leur dis brièvement:

—Assez!... Marchons!...

Le Sata donna alors, des lèvres, un coup de sifflet strident.

—*Ticka-garri*, ajouta-t-il.

C'est le nom des voitures indiennes.

Aussitôt, une voiture, que je n'avais pas aperçue, ni entendue encore, sortit, ma foi, je ne sais d'où, probablement du coin de la route où elle devait être arrêtée, à les attendre, et s'avança vers nous.

Le Sata m'invita d'un signe à y monter. Il grimpa après moi et s'assit à mon côté. Sans un mot de plus, le cocher fila à fond de train, salevant autour de la voiture un tourbillon de cette poussière rouge dont le sol est entièrement fait à Ceylan, et à travers les nuages de laquelle on distinguait par intervalles les six autres Indiens de la tribu, y compris la femme, suivant au pas de course accéléré, sans s'arrêter ni souffler.

Nous primes la route de Wakouellah; c'est une sorte du *bungalow* ou hôtellerie indienne, perchée au sommet d'une montagne et bien connue des voyageurs. La promenade de Wakouellah est classique à Galle.

La route qui y conduit passe à travers une forêt inextricable et touffue, dont les arbres à la tige élancée s'épanouissent au faite en éventail, comme les bananiers, les cocotiers, les aréquiers. Sur tout le chemin, le désert; pas une vie humaine, pas une habitation; dans le grand silence du soleil chaud, troublé seulement par le bruit du passage de la voiture, on entend de ci, de là, des froufrous sous la feuillée, produits par des serpents qui glissent effarés, les lézards énormes qui fuient apeurés, des oiseaux de nuit qui s'envolent au hasard à tire-d'aile, se butant en aveugles contre mille obstacles, ou des singes qui sautent épouvantés; ces derniers, en se sauvant, grimacent, mais restent silencieux sous l'impression de leur effroi, tandis que de gigantesques crocodiles, immobiles au bord des mares immenses, ouvrent lentement leurs gueules en des gouffres béants d'où ne sort aucun son.

Le désert et le silence! Il y a là quelque chose qui vous saisit et vous fait frissonner comme de froid, sous le chaud soleil; et de cet ensemble on reste impressionné vivement.

Nous n'avions pas encore échangé un mot avec le Sata, et la voiture roulait toujours.

Tout à coup, elle fit un brusque crochet, quittant la route et s'engageant en plein dans la broussaille, alors, ce ne fut plus de la poussière, mais des débris de feuilles et de branches cassées qui fouettèrent vitres et portières, avec un bruit de grésil, tandis que, alternativement, on voyait sauter, apparaître, puis disparaître dans le feuillage les six autres de la tribu, qui nous suivaient sans se lasser.

Un gros cahot, et nous enfonçâmes dans l'eau jusqu'à l'essieu; on franchissait un gué de rivière à fond mou et vaseux: de l'autre côté, derrière un fourré épais, nous débouchâmes dans une clairière gazonnée, au centre de laquelle une hutte s'élevait.

La voiture s'arrêta. Nous avions roulé deux heures entières, tout le temps grand train. Où pouvions-nous bien être? Je n'en savais absolument rien. Evidemment, en pleine forêt, en un endroit où nul être humain ne pénétrait, sauf la tribu qui y avait établi sa résidence.

Nous descendîmes, tandis que non loin s'entendaient encore, précipités, les pas des six, qui nous serraient d'assez près et arrivèrent tout aussitôt. Chose extraordinaire, ils avaient couru pendant deux heures à grande vitesse, mais sans sauter, c'est-à-dire en allongeant leurs jambes comme d'immenses compas, et je vis qu'aucun d'eux ne suait et n'était même essoufflé. Je remarquai qu'ils avaient tous entre leurs lèvres le *lingam*, amulette obscène que l'individu porte en général au bras gauche.

Je me demandais, en regardant la hutte sordide qui était là, comment si exigüe elle pouvait servir d'asile à sept personnes, huit même, et peut être davantage; car je supposais que c'était aussi la demeure de la vieille moribonde que l'on m'emmenait visiter.

—Il y en a entrer là, me dit alors le Sata, en me faisant comprendre d'un geste que la porte était de l'autre côté.

Nous fîmes le tour, et je me trouvai devant une porte vermoulue, appliquée contre une ouverture; c'était l'entrée de la cahute. Sur le seuil, gravement assis, se tenait un singe, à côté duquel pendait, par son croc d'aile, à un rebord de bois, la tête en bas, une chauve-souris, de l'espèce vampire, et au-dessous un cobra, roulé, dormait.

—Trois sales bestioles! pensai-je.

Au même instant, un chat noir, la queue cassée et tordue, était devant nous. Le Sata gloussa une onomatopée gutturale; à ce son, brusquement réveillés, chauve-souris et cobra se sauvèrent, le vampire rasant le sol, tandis que le singe me regarda bien en face, ouvrit la bouche en grimaçant, et prononça très distinctement ces deux mots:

—*Salam, sab* (bonjour, seigneur).

Je le regardai un instant, stupéfait. Était-ce bien une bête qui parlait ainsi? Était-ce un homme ressemblant à une bête?... En tout cas, la surprise était vive. Cet incident inattendu me produisit un drôle d'effet. Je sentis une sueur froide perler à mes tempes; mon cœur battait; une seconde, je vis trouble. Le singe disparut.

—As pas peur, fit la voix du Sata, qui s'aperçut de ce moment d'émotion; as pas peur.

Décidément, je m'étais engagé à la légère dans une étrange aventure; et des histoires d'étrangleurs me passèrent par la tête... Cependant, cela me paraissait impossible. En réfléchissant, je me disais que jamais il n'était rien arrivé à aucun étranger, voyageant sous le seul guide d'Indiens à Ceylan; jamais je n'avais entendu dire que quelqu'un eût disparu ou eût été assassiné. Il me semblait inadmissible que le domestique de l'hôtel et cette tribu fussent de connivence pour m'attirer dans un guet-apens; c'était, pour eux, risquer leur tête. Aussi, cette émotion fut-elle vite dissipée. Restait une autre appréhension: en ce pays du diable, savait-on jamais ce qui pouvait survenir? J'avais hésité à aller dans une réunion cabaliste, et je me trouvais à la merci d'une bande de lucifériens à demi-sauvages!... Vrai, ce singe parlant (j'avais l'idée que c'était un singe) ne me disait rien qui vaille.

Mais, d'autre part, il n'y avait pas à tergiverser. Le Sata avait déplacé la porte, et la vue de l'intérieur de la cahute me fit comprendre que ce n'était point là l'habitation elle-même: cette hutte recouvrait l'ouverture d'un trou en forme de puits. Et le Sata me faisait signe de l'y suivre.

—Un instant! lui dis-je.

Il s'arrêta, surpris.

—Quisqui c'est ça? fit-il.

—Il y a, répondis-je, que je veux savoir où je vais.

—N'a pas loin, répliqua-t-il, n'a pas loin; là, là, sous.

Et il frappait du pied la terre, continuant:

—Il y en a, grand chambre morts... Toi voir si Mâhmâh malade crever.

Je vis bien, à l'air dont il me disait cela, que rien n'était plus simple selon lui, et que, d'après toutes probabilités, ils avaient, lui et ses compagnons, déposé le corps de leur mère, — je pensais que c'était leur mère, — sur le point de mourir, dans une chambre creusée dans le sol, une sorte de grande chambre mortuaire.

—Pourquoi m'as-tu fait venir ici? repris-je.

—Toi médecin french (français), et bon, bon; pas aimer nous médecins pas connaître; toi, ami, ami; savoir ça moi... Toi diras si Mâhmâh malade pas guérir.

Impossible de tirer autre chose de ce diable d'homme.

—Pourquoi, lui dis-je encore, n'as-tu pas fait venir un médecin anglais?

—Lui pas ami Sata; lui parler; toi, ami, pas parler... Anglais maudits, que un jour esprit chassera de l'Inde.

Je ne m'attendais guère à voir mettre un esprit dans cette affaire.

—Tu crois aux esprits? interrogeai-je.

—Esprit protège Sata, esprit parler avec Sata.

—Vraiment?

—Moi savoir toi être ami Sata.

Je ne pus retenir un rire.

—Toi ami, et moi jamais voler toi... Esprit protège toi...

—Comment sais-tu si je suis ton ami?

—Comme ça.

—Et tu dis qu'un esprit me protège; comment le sais-tu?

—Comme ça.

Il me répondit ces deux "comme ça" de l'air d'un homme qui ne veut rien dire.

Je poursuivis néanmoins mon interrogatoire.

—Et, puisque tu me crois ton ami et que tu voulais me faire venir ici, comment as-tu fait pour le dire au domestique de l'hôtel sans lui parler?

—Nous sommes même main.

(A suivre)

SUR LA FALAISE.

POÉSIE DE
PAUL BOURGET

MUSIQUE DE
MARIO FOSCARINA

Allegretto.
p

PIANO

C'est sous le so - leil un frè - mis - se - ment,

Les pa - pil - lons bleus, les pa - pil - lons

cresc.
C'est sous le so - leil un frè - mis - se - ment

blancs, Sur les prés mouil - les et les biès trem

Ritelo.
Qui fait s'in - cli - ner les fleurs, — dou - cement, — Sur leurs ti - ges

p
blancs, Vont, bat - tant des ai - les,

A tempo.
frè - les *A tempo.*

Con - tre les ro - chers,

a - vec des san - glots, En bas, l'O - cé - an vient brui -

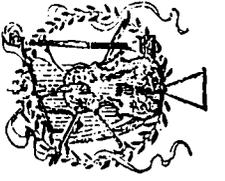
ser ses flots Bro - des d'è - tin - cel

les; Là - haut, sans sou - ci des flots on - du -

- leux, Là - haut sans sou - ci des flots on - du - leux,

Les pa - pil - lions blancs, les pa - pil - lions blancs — Vont battre — des

ai . . . les!



FEUILLETON DU SAMÉDI

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 4 AVRIL :

LE SECRET DU SQUELETTE

Par GEORGES PRADEL

PREMIÈRE PARTIE

LA FEUILLE D'OR

V — REFUGE DE PHILÉMON — Suite

— Rapport, à la lettre, pas vrai, répliqua Mme Pitard, une grosse réjouie d'une cinquantaine d'années, qui était un brin curieuse.

Gertrude fit de la tête un signe affirmatif.

— C'est une commission de mon amoureux qui est en Angleterre.

— J'avais bien vu que ça venait d'Angleterre, — fit la concierge d'un air capable —, je sais lire l'anglais.

Gertrude Herten ne l'écoutait plus.

Dechargée de son fardeau de fleurs, elle gagnait à grandes enjambées la place du Palais-Royal.

Le bureau des omnibus était bondé de voyageurs attendant leur tour.

Après avoir sondé du regard les rangs épais de cette foule, jeté un coup d'œil à l'horloge du Palais pour s'assurer de l'heure.

— Oh ! murmura-t-elle, la baronne n'est pas encore levée. Je n'ai pas besoin de prendre une voiture. Je marcherai vite et je marquerai une note de fiacre sur la note de M. Angerlack.

Celui qui aurait entendu parler la marchande de fleurs, aurait remarqué que sa prononciation était légèrement défectueuse à l'endroit des B, des D, des V, elle prononçait quelque peu à la tudesque.

Elle se mit en route, remontant la rue Saint-Honoré, et vingt minutes plus tard, grâce à un véritable pas de gendarme, elle arrivait rue de Prony, devant la porte de l'hôtel de la baronne de Gunka.

Elle sonna d'une main ferme, sans hésiter, et la tête du concierge, élégant à bonnet grec en velours noir se montra par la porte de la loge.

— Ah ! fit-il avec le sourire que l'on accorde à un visage de connaissance, c'est la petite Gertrude, qu'est-ce qu'il y a pour votre service aussi matin, ma blonde ?

— Monsieur Bridois, répéta Gertrude je désire voir Mme la baronne.

— Oh ! mais Madame n'est pas encore levée.

— Ça n'y fait rien, vous ne serez pas grondé pour m'avoir laissé entrer. Mme la baronne a besoin de fleurs pour ce soir, et je ne sais si je pourrai trouver ce qu'elle désire. J'aime autant la prévenir à l'avance. Vous pouvez être tranquille, Monsieur Bridois, je prends tout sur moi.

Le concierge, d'un air imposant, secoua la tête. Mme la baronne était rentrée très tard, et elle devrait à cette heure dormir du sommeil du juste.

— Je vous laisserais entrer, ma petite, conclut-il, que le valet de chambre vous fermerait la porte au nez.

Gertrude Herten ne perdit pas son temps en vains discours, pour tâcher de séduire le cerbère.

— Bien, Monsieur Bridois, dit-elle posément, je vais faire une course dans le quartier.

Et elle tourna les talons, fermant bruyamment, en se retirant, la porte cochère.

Elle n'alla pas plus loin que le bout de la rue, et alors, lentement, elle revint sur ses pas.

Arrivée de nouveau en face de l'hôtel, elle poussa un cri aigu, un composé de deux notes tyroliennes, un "la la i" strident qu'elle recommença à longs intervalles, trois ou quatre fois.

Un vague sourire de satisfaction vint éclairer sa physionomie placide.

Gertrude Herten avait été entendue.

Le coin du rideau de l'une des fenêtres du premier étage avait été soulevé, et une de femme ébouriffée jetait un coup d'œil dans la rue.

Gertrude Herten ne recommença point sa tyrolienne, mais elle continua de marcher jusqu'au bout de la rue de Prony.

Cela fait, elle revint une fois encore sur ses pas, et sonna à la porte de l'hôtel.

Quelques instants auparavant M. Bridois, concierge de l'immeuble, qui gardait la porte pour le moment, sa conjointe étant occupée au service intérieur de l'hôtel avait été désagréablement surpris.

Un valet de chambre était descendu jusqu'à sa loge et lui avait dit :

— Mme la baronne donne l'ordre, s'il vient une petite marchande de fleurs, de la laisser monter. Elle a une commande pressée à lui faire.

— Ah ! superlotte, s'écria le concierge, elle sort d'ici à l'instant même.

Mais elle a dit qu'ayant une course à faire dans le quartier, elle reviendrait.

— Faites-la monter dès qu'elle reviendra.

— Oui, Monsieur Claude, je n'y manquerai certainement pas. Je ne suis pas à blâmer, je le pense, du moins ; je n'avais pas d'ordres, et j'ai tenu à respecter le sommeil de Mme la baronne.

— Mais, Monsieur Bridois, répondit majestueusement M. Claude, personne ne songe à vous blâmer vous avez fait convenablement votre service.

— Nom d'une pipe ! s'écria M. Bridois lorsqu'il fut tout seul, se laissant aller à un accès de méchante humeur et renonçant surtout à tout respect pour sa maîtresse, — je crois qu'elle a le diable dans le ventre celle-là. Je ne sais réellement pas quand elle dort.

Claude, le valet de chambre, s'empressa d'introduire Gertrude.

La baronne avait endossé à la hâte un peignoir de satin rouge, et ses torsades noires, entremêlées, étaient tordues et relevées par un peigne d'ivoire vert serti de platine.

Vue ainsi, en complet déshabillé, sans le secours d'aucun artifice de toilette, elle était réellement fort belle.

Une physionomie accentuée, vigoureuse que marquait une bouche pleine, d'un rouge vif, arquée et estompée aux coins, ce qui donnait à la jeune femme quelque chose de cruel.

— Bonjour, Gertrude, dit-elle à la bouquetière, après avoir poussé soigneusement la targette du boudoir où elle la recevait et laissé retomber une lourde portière, bonjour Gertrude, comme tu viens de bonne heure ce matin... le concierge n'a donc pas voulu te laisser monter ! Mais j'ai entendu ton cri... Mieux vaut, vois-tu, ne pas insister.

— Oh ! répliqua Gertrude, j'étais bien certaine que mon signal arriverait jusqu'à vos oreilles.

— Enfin, pourquoi viens-tu ?

— Une lettre d'Angleterre, arrivée ce matin.

— Donne.

Et la baronne prit la lettre que lui tendait Gertrude.

— C'est de Théodore, fit-elle, à mi-voix, après avoir reconnu l'écriture... Que s'est-il passé encore de ce côté-là ?

Et brisant l'enveloppe, elle parcourut vivement le contenu de la missive et ne pût s'empêcher de pousser une exclamation de surprise.

Puis, redevenant calme :

— Tu as eu raison, Gertrude, de faire diligence. Ça peut être très grave. Je vais te signer un bon et tu toucheras une petite gratification chez le baron Angerlack.



Lafressange s'avance, les bras ouverts au-devant du nouveau venu.

Les joues un peu maillues de Gertrude rougirent de plaisir.

—Madame la baronne est bien bonne, ce sera pour ma tirelire !

—Tu la remplis donc toujours, ta tirelire !

—Oui, Madame la baronne.

—Tu aimes toujours Gotlieb ?

—Oh ! oui, Madame, la baronne.

—Il est toujours à la forteresse de Spandau.

—Oui, Madame la baronne. Quand il aura fini son temps, ma tirelire sera peut-être pleine. Alors je quitterai Paris, nous retournerons chez nous et nous nous marierons.

Ces derniers mots nécessitent une digression de quelques lignes.

Quelques années avant ces événements, Gertrude Herten habitait avec son père, à Grunberg, petit village près de Berlin même. M. Herten était instituteur à Grunberg. Il avait plusieurs enfants, garçons et filles, la vie était dure pour tous et c'est tout au plus, si, à la fin de l'année, on pouvait nouer les deux bouts.

Il avait destiné Gertrude au professorat car elle était intelligente. Gertrude assez instruite et parlait couramment le français.

Gertrude était fiancée depuis plusieurs années à Gotlieb Thurner, maréchal des logis aux dragons.

Un jour, à la suite d'une soulerie tudesque, Gotlieb Thurner était rentré ivre à la caserne, et il avait levé la main sur l'adjudant de service.

Il passait aussitôt devant un conseil de guerre et était condamné à mort.

Le major Herman se trouvait en ce moment à Berlin.

Comment connut-il les fiançailles de Gotlieb et de Gertrude ?... sans doute ce fut la poste qui trahit le secret d'une lettre d'adieux.

Toujours est-il que Gertrude fut mandée à Berlin. On lui payait les frais du voyage, afin qu'elle pût dire un dernier adieu à son fiancé.

Une fois à Berlin, on lui offrit la commutation de peine de Gotlieb. Il serait condamné à dix ans de fer dans la forteresse de Spandau, à la condition qu'elle irait vendre des fleurs sur le boulevard, à Paris, et se tiendrait à la disposition de certaines personnes dont, ultérieurement, on lui ferait connaître le nom.

On pense si elle acceptait ! d'autant qu'on lui laissait espérer que dans le cas où l'on serait satisfait de ses services, la peine de Gotlieb serait excessivement abaissée.

Et c'est ce qui avait eu lieu.

Réduite à cinq ans, Gotlieb n'avait plus que deux ans à faire. Encore la baronne de Gunka affirmait à sa protégée qu'on lui lui ferait grâce des derniers mois.

Quelques instants plus tard, — Gertrude se retirait, emportant un bon paraphé par Mme de Gunka, bon qu'elle devait, on le sait, toucher à la caisse du baron Angerlack.

Gertrude n'était pas partie depuis quelques secondes que Mme de Gunka appuya sur le bouton de la sonnette électrique.

—Le major doit être chez lui à cette heure-ci, fit-elle en se parlant à elle-même.

Le timbre répondit aussitôt, le manteau de la cheminée s'abat- tit, ainsi que nous l'avons vu, et le major Herman Gunther pénétra dans le boudoir de la baronne par le passage secret qui est déjà connu de nos lecteurs.

—Du nouveau ? demanda-t-il à Mme Gunka, après l'avoir saluée d'un signe de tête.

—Oui, répondit-elle brièvement, Théodore Mindeau est en Angle- terre, et il craint d'être pris par la police.

Le visage du major Herman se contracta violemment.

—Ah ! diable, s'écria-t-il, mais s'il était pris, si son identité était constatée, la chose pourrait nous jouer un vilain tour.

Mme de Gunka se taisait, suivant du coin de l'œil les impressions qui se lisaient sur le visage coloré du major.

—Il est chez des Français, mais il est suivi de près, il n'ose bou- ger, du reste voulez-vous voir sa lettre ?

Une expression railleuse brilla sous les sourcils touffus du major.

—Je m'en garderai bien, répondit-il, avec un salut ironique, je suis convaincu qu'en ce qui concerne l'affaire de ce bêta de Théo- dore, vous êtes une traductrice excessivement fidèle. Mais le récit de ses mésaventures doit être suivi de certains passages brûlants qui ne me regardent point.

Mme de Gunka était devenue très rouge et la marge blanche de ses petites dents apparaissait sur ses lèvres sanguines qu'elle mor- dait.

Le major s'était tu, il réfléchissait.

—Il n'y a que vous qui puissiez aller délivrer Théodore là-bas. Nous nous en rapportons à vous, et nous vous laissons carte blan- che. Partez sans retard, par le train de marée et trouvez le moyen de vous entendre avec lui. Il faut le tirer de là c'est évident, coûte que coûte. Il n'y a pas à hésiter. Voyez Bentoff, le consul de Russie, il est à nous. Ne lui livrez rien, inutile de le dire, mais ser- vez-vous de lui. N'employez le télégraphe qu'en cas d'urgence extrême, autrement, adressez-vous à Gertrude elle me transmettra vos lettres.

—Elle sort d'ici, c'est-elle qui m'a apporté celle de M. Mindeau.

—Allons, baronne, bon voyage et bonne chance.

Et le major Gunther se retira dans son appartement de la rue de Jouffroy, en passant par la cheminée.

.....
Cette scène expliquée, nous revenons au refuge de l'oncle Philé- mon.

On y menait joyeuse vie, dans ce coin de colonie française. La radieuse beauté de Berthe, sa resplendissante jeunesse illuminaient ces réunions.

Insensiblement la jeune fille s'habitua à la présence de Lafres- sange. Elle éprouvait en outre une sympathie réelle pour Flavien Mauroy. Seul, le correspondant de la *Morgen Post* n'avait pu, mal- gré tous ses efforts, conquérir ses bonnes grâces.

Berthe ressentait pour lui une véritable répulsion, qu'elle ne parvenait à dissimuler qu'au prix d'un prodigieux effort sur elle- même.

Les natures franches ne peuvent réussir à cacher leurs impres- sions.

VI —. MARIVAUDAGES ET PHOTOGRAPHIE

Le personnel du chalet, nous voulons dire du refuge de l'oncle Philémon, était au grand complet.

Lentement on terminait un déjeuner plantureux qui s'était quel- que peu prolongé.

M. Chaudenay était un bien gourmand et il aimait surtout ce qu'on est convenu, d'appeler le plaisir de la table,

Il aimait surtout qu'en dévisant, *de omni re scibili et quibus- dam aliis*, on lui tint tête en dégustant quelques verres de fine champagne, de chartreuse ou de Kummel.

La situation des personnages qui se trouvaient autour de la table était intéressante à observer à plus d'un titre.

Théodore Mindeau demeurait silencieux, malgré tous les efforts qu'il pouvait faire pour se tenir au diapason d'une conversation enjouée dont le grand art, la passion de l'oncle Philémon, faisait tous les frais,

Le corresponpant de la *Morgen Post* ne perdait point de vue Berthe de Kermor.

Malgré lui, à tout instant, entre ses paupières plissées, luisait un regard brillant qui se portait aussitôt sur Lafressange, en chan- geant d'expression.

La beauté sans rivale de Berthe semblait produire une sensation profonde sur Théodore Mindeau. D'autres préoccupations moti- vaient-elles sa sombre humeur ?

Flavien Mauroy se plaisait fort au chalet. L'hospitalité y était des plus larges, la gracieuseté des hôtes sans limites.

Le directeur, Michel Jacquemain, sollicité par dépêche, avait répondu à une demande de congé par une autorisation gracieuse.

Léo Lafressange ne pouvait encore partir, Mauroy tenait à demeurer auprès de lui. Il promettait, comme résultat de son séjour prolongé à Bridport, toute une série d'articles humoristiques, appe- lés, sans aucun doute, à produire une sensation extraordinaire.

A dire vrai, en dehors du plaisir réel qu'il ressentait à se trouver en compagnie de ces êtres, parfois ridicules, mais, en somme, parfai- tement bons qui lui offraient l'hospitalité, il éprouvait un intérêt supérieur à demeurer à Bridport.

Le personnage de Théodore Mindeau l'intriguait.

Il devinait un mystère dans la vie de cet homme.

Cette crainte de la police qu'il ne pouvait réussir à cacher ne lui semblait point naturelle.

—Parbleu oui ! pour l'instant, Lafressange était, lui aussi sur- veillé par la police, mais sûr de sa conscience et de son droit, il ne se mettait pas en peine.

Flavien avait donc tenu à demeurer à Bridport,

Il y avait bien les soirées musicales. C'était le point pénible, le revers de la médaille.

L'ophicléide de la tante Elvira était réellement redoutable, tout autant que les acclamations passionnées de l'oncle Philémon avec lesquelles il fallait faire chorus.

Mais en dehors de cette insupportable manie, c'étaient de si braves gens ! de si braves cœurs, que l'on pouvait bien passer par-des- sus leur harmonie par trop outrée.

Et puis Mlle Berthe avait une façon si caline de vous regarder, en semblant vous dire ; ne vous moquez point trop de ma tante", que l'on pouvait bien subir à ce prix " Nonnes qui reposez !" de *Robert le Diable*, ou même le grand air de la calomnie du maestro Rossini.

Dans ce tableau synoptique, nous allions oublier la tante Elvira elle-même.

Douce était sa vie, son esprit éthéré nageait à plein ciel.

La colonie était donc réunie autour de la table de la salle à man- gerdu chalet, lorsqu'une femme de chambre française, qui était venue rejoindre ses maîtres, entra tout à coup et, s'adressant tout d'abord à l'oncle Philémon, ainsi qu'elle en avait l'habitude :

—Monsieur, dit-elle, il y a là une dame qui demande à vous voir... elle prétend que le chalet est à louer et désirerait le visiter.

—Il est à louer... Il est à louer, commença l'oncle en se rébéfiant... il est à louer dans trois semaines... cette dame pourrait bien attendre que nous ayons fini de déjeuner.

Un silence s'était fait.

Cependant tous étaient indifférents à l'incident, sauf Théodore Mindeau, qui avait laissé échapper un soupir de satisfaction.

—Mon oncle, fit Berthe, qui, comme on le sait, avait toujours voix prépondérante, cette dame est une compatriote, nous avons fini de déjeuner, il me semble que nous pouvons bien sortir de table et ne point la faire attendre.

L'oncle Philémon s'inclina. Sa nièce avait parlé, il n'avait plus qu'à obéir.

—Demandez-lui son nom, à cette dame, commanda-t-il à la femme de chambre pour se donner un semblant de résistance.

La femme de chambre revint au bout d'un instant, avec une carte armoriée dans un coin et portant en exergue, un tortil de baron, avec ce nom ;

“ La baronne de Gunka. ”

L'oncle Philémon eut un haut-le-corps, la tante Elvira un mouvement de surprise.

Berthe demeura indifférente, Léo et Flavien se regardèrent.

Théodore Mindeau ne broncha pas.

La surprise de Flavien et de Léo ne saurait se définir. Comment ! La baronne de Gunka, à Bridport ! que signifiait cette venue inopinée ?

Pour M. Chaudenay et sa femme, ils connaissaient la baronne de vue. Dans leur esprit était demeurée la trace de sa beauté et de ses élégances un peu excentriques ; on les pardonnait à une étrangère. Ils avaient croisé, à maintes reprises, Mme de Gunka au théâtre, au concert, au bal même, et ils éprouvèrent à la fois curiosité et plaisir à la voir de près et à lui parler.

—Faites entrer au salon, ordonna l'oncle Philémon en se levant de table, mouvement que ses hôtes imitèrent, et nous, Messieurs, allons recevoir cette baronne. Berthe a raison, nous ne devons point la faire attendre.

Tante Elvira était entrée la première dans le salon et adressait à Mme de Gunka sa révérence des grands jours.

La baronne répondait à ce grand salut par le salut le plus gracieux.

Mais à la vue de Lafressange, de Mauroy et de Mindeau, qui suivaient, elle laissa échapper un cri de surprise adorablement joué.

—Mais vraiment, s'écria-elle, ce n'est pas une terre anglaise, c'est un coin de la France ! Mais c'est réellement la plus agréable des surprises ; j'ai le plaisir de connaître ces messieurs, ce sont de grands amis à moi.

Puis, s'adressant à Flavien :

—Monsieur Mauroy, dit-elle, soyez donc assez bon pour me présenter régulièrement à Madame. Je lui offrirai ensuite toutes mes excuses pour la façon indiscreète dont j'ai troublé cette réunion.

Une fois la formalité accomplie ;

—Pouvez-vous me dire, Messieurs, ce que vous faites ? Mon cher Monsieur Mauroy, je vois avec plaisir que vous avez retrouvé votre bon ami Lafressange, dont vous étiez si inquiet, et qu'il ne lui est rien arrivé de désagréable.

Dans les modulations de la phrase, l'amabilité était partagée à doses égales entre Léo et Flavien ; chacun d'eux pouvoit croire que cette gracieuseté était déployée tout spécialement pour lui.

La baronne, après cette parole de bienvenue, revint immédiatement à Mme Chaudenay.

Au premier coup d'œil, elle s'était aperçue que tante Elvira était loin d'avoir renoncé à toute prétention, bien ou contraire.

Aussi, désignant Berthe, d'un regard, elle dit, en s'adressant à mi-voix à Mme Chaudenay ;

—Cette ravissante personne est votre jeune sœur sans doute ? un grand air de famille.

Tante Elvira rougit de plaisir. Si brutal que fut le compliment, il lui était allé droit au cœur.

—Ma nièce, Mlle Berthe de Kermor, répondit-elle en minaudant, presque notre fille.

Berthe s'était approchée et s'inclinait.

Sans le vouloir, elle aussi elle se laissait prendre au charme capiteux qui s'échappait de la baronne.

De prime abord, elle la trouvait jolie, charmante, elle admirait son exquise toilette de voyage, et en outre, Mme de Gunka, qui savait la manière d'ensorceler son monde, la regardait d'une façon si aimable qu'elle se sentait prise pour elle d'un sentiment qui ressemblait à un commencement de sympathie.

On s'était assis, et l'oncle Philémon avait saisi le dé de la conversation.

—Madame la baronne, débuta-t-il, en quoi pouvons-nous vous être utiles !... Vous désireriez louer ce chalet, d'après ce que m'a dit la femme de chambre.

—Mon Dieu, oui, et un coup d'œil de Mme de Gunka alla tout droit

de Lafressange à Mauroy. Je désirerais, cher Monsieur, trouver quelque chose à louer pour quelques semaines sur la côte anglaise... J'ai horreur de la chambre, de l'appartement d'hôtel. Je n'ai rien rencontré de convenable ni à Poole, ni à Wareham, ni à Weymouth, ni à Melcombe... et j'ai poussé jusqu'ici.

Durant l'énumération des stations balnéaires que Mme de Gunka affirmait avoir passées en revue, l'œil de Flavien Mauroy derrière son binocle s'était fixé sur elle.

L'esprit de Flavien était toujours en éveil, et le journaliste se demandait quel intérêt la baronne pouvait avoir à déguiser la vérité, car on s'en souvient, il avait vu Mme de Gunka au moment où il quittait Paris et il constatait qu'entre cet instant et l'heure présente, elle ne pouvait avoir eu le temps de visiter toutes ces localités.

Mme de Gunka continuait... elle parut très désappointée lorsqu'elle apprit de l'oncle Philémon que le chalet n'était à louer que pour le mois suivant... elle devait être à Paris pour cette époque, et elle ne voudrait certainement pas prolonger aussi longtemps son séjour en Angleterre...

L'oncle Philémon était contrarié.

Il aurait voulu garder Mme de Gunka à Bridport, d'abord parce que lui aussi était déjà sous le charme, ensuite il calculait déjà, le cher maniaque, que ce serait une connaissance des plus agréables à cultiver à Paris... La baronne possédait un salon célèbre où l'on recevait nombre d'artistes, de journalistes, de critiques... Quelle gloire si on parvenait à faire chanter tante Elvira devant cet auditoire d'élite !

—Voulez-vous me pardonner une indiscretion, Madame ? Qu'allez-vous faire... Vous n'allez pas prolonger votre excursion jusqu'au bout des côtes d'Angleterre ?...

Mme de Gunka éclata de rire.

—Non pas que je sache... je vais... repartir... tirant l'aile et traînant le pied, comme la volaille malheureuse...

—Oh ! s'écria M. Chaudenay en tressautant, vous ne partirez pas immédiatement...

Cette fois cependant, et malgré tout son bon vouloir, il lui était impossible d'offrir l'hospitalité à la baronne de Gunka. Le chalet était plein.

Tonton Philémon s'était porté caution pour Lafressange, il cachait Théodore Mindeau. A moins de jeter l'un et l'autre, dans la rue, ce qui lui était interdit de par les lois de l'hospitalité même écossaise, il ne lui restait plus le plus petit coin pour le mettre à la disposition de la baronne.

Cependant le brave homme était entêté.

—Madame la baronne, reprit-il après une pose, vous ne partirez pas ainsi, je ne puis supporter l'idée que vous alliez subir de nouveau toutes les fatigues d'un long voyage. Malheureusement, le *efuge*, j'ai baptisé ainsi le chalet, puisqu'il sert d'asile à nos faux conspirateurs, le refuge est complet ; à mon grand désespoir je ne puis vous offrir une complète hospitalité, mais si vous pouviez vous contenter pour la nuit, simplement pour la nuit, d'un appartement d'hôtel, certainement indigne de vous, le jour, ma modeste installation, les miens et moi-même serions à votre disposition entière.

L'excellent homme offrait tout ce qu'il avait, et on comprenait qu'il l'offrait de tout son cœur.

Une expression railleuse, de la durée d'un éclair, brilla dans les yeux de la baronne.

—“ Un bon type de Prud'homme, ” se disait-elle tout bas.

Au fond elle ne demandait qu'à rester, juste le temps de régler certaines affaires que nous connaissons ; néanmoins, elle fit quelques difficultés, elle n'osa accepter... une telle indiscretion ce n'était réellement pas possible, tomber ainsi sur le dos de gens que l'on n'a pas même l'honneur de connaître.

Et, en parlant ainsi, elle inspectait des yeux les personnages devant lesquels elle jouait sa petite scène, et dans tous ces yeux, sauf ceux de Théodore Mindeau qui évitait de la regarder, elle lisait le même désir, celui de la voir accepter l'offre spontanée de l'oncle Philémon.

Tante Elvira était charmée de garder la belle étrangère. Berthe, également ; elle eut été peinée de la voir repartir si vite.

Flavien Mauroy adressait à la baronne une prière muette à travers l'espace, et Lafressange y joignait la sienne.

—Restez, insista une dernière fois l'oncle Philémon, restez. je vous en supplie, Madame la baronne, et vous ferez des heureux, et vrus me rendrez un service personnel.

—A vous, Monsieur ? et Mme de Gunka, le regarda tout étonnée.

—Oui, à moi, Madame, Les journaux qui s'occupent souvent de vous...

—Ils me font beaucoup trop d'honneur.

—Les journaux nous ont mis au courant de vos goûts artistiques, votre salon est encombré de toutes les célébrités.

—C'est vrai, répliqua Mme de Gunka, on s'occupe passionnément d'art chez moi,

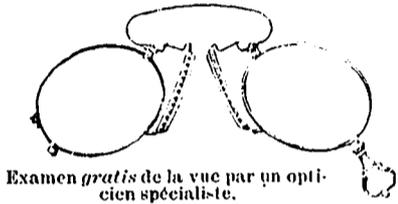
—Là ! vous avouez ! Eh bien ! Madame, si vous consentez à nous rester, vous n'aurez point perdu votre temps, je vous ferai entendre...

—Philémon! s'écria Mme Chaudenay.
 Une merveille! continua sans s'arrêter l'incorrigible bavard, une véritable merveille!
 —Philémon! s'écria pour la seconde fois et plus violemment Mme Chaudenay, à qui, en dépit de ses ridicules, son instinct féminin révélait le côté grotesque de la situation.
 —Mon oncle ajouta Berthe en fronçant ses beaux sourcils.
 —C'est bien, je me tais, puisque tout le monde, jusqu'aux enfants, me ferment la bouche. Je me tais, mais j'en suis pour ce que j'ai dit.
 —Baronne fit tout à coup Théodore Mindeau, au milieu du silence, M. Chaudenay veut vous dire que sa femme possède un talent de premier ordre, un contralto incomparable!
 Berthe jeta au journaliste un froid regard de colère.
 La jeune fille comprenait trop bien qu'on se moquait à froid des êtres qui lui étaient chers.
 Mais la baronne, comme on peut le penser, avait pris la balle au bond.
 —Mais je reste, cher Monsieur, s'écria-t-elle, je reste; pour entendre de la bonne musique je ferais des centaines de lieues. Je comets l'indiscrétion d'accepter. Tant pis pour vous.
 Et au froid d'une première rencontre, succéda vite une de ces intimités superficielles, ainsi qu'il s'en établit à tout instant dans les villes d'eaux ou les bains de mer.
 Avant de se rendre à la plage, ainsi que chaque jour on

avait coutume de le faire, sauf, bien entendu Théodore Mindeau qui ne se montrait point et qui mettait ce temps à profit pour écrire, on fit une promenade dans le jardin du chalet qui avait un air du petit parc.
 A Flavien Mauroy Mme de Gunka devait tout d'abord expliqué le prétendu motif de sa venue.
 L'idée lui était venue en outre de profiter de la situation pour se rapprocher de Lafressange.
 Certaines femmes sont de véritables oiseaux de proie. Le bonheur, possible ou probable, des autres, suffit pour inspirer leurs convoitises.
 La beauté hors pair de Berthe, l'agitait, l'agaçait. N'y aurait-il pas triomphe à enlever à la jeune fille Lafressange, pour qui, évidemment, elle commençait à éprouver cette sympathie aussi tendre qu'inconsciente, qui n'est presque toujours que le prodrome de l'amour.
 Ensuite, le major Herman l'avait fort bien percée à jour, elle ressentait une attraction violente, elle-même, pour Léo Lafressange.
 Tout la portait donc à engager la lutte.
 Mais, avant les affaires du cœur, les affaires sérieuses; s'est pourquoi elle débuta par Flavien Mauroy!
 Dans l'œuvre qu'elle poursuivait pour l'instant, et qu'un fait imprévu allait étrangement compliquer, elle craignait la froide perspicacité de Flavien.

(A suivre.)

A. MONGEAU
 No 42 RUE ST-LAURENT
 (Entre les Rues Craig et Vitre.)



Examen gratis de la vue par un opticien spécialiste.

R. WILSON SMITH
 Courtier-Financier

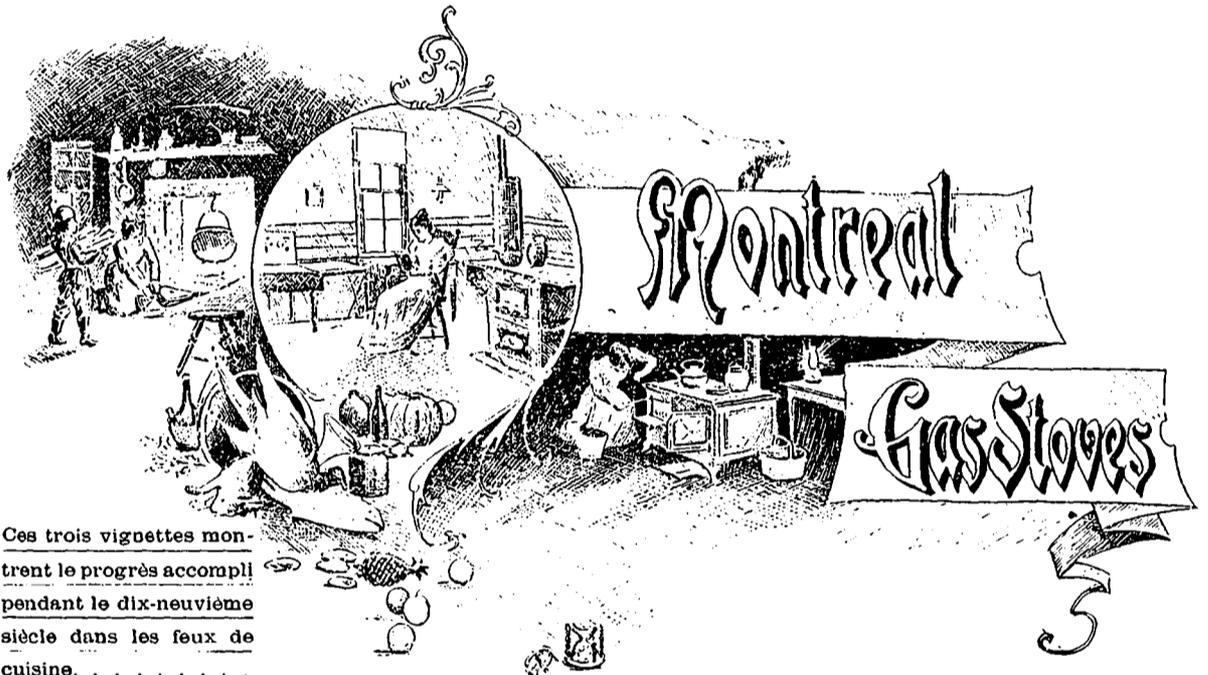
Débentures de Gouvernement, Municipales et de Chemins de Fer achetées et vendues.

Placements d'Argent

sur sécurités de première classe toujours en mains.

No 1724 Rue Notre-Dame
 MONTREAL

TEABERRY FOR THE TEETH
 CLEANSES FROM ALL IMPURITIES
 ARRESTS DECAY - PLEASANT TO USE
 ABSOLUTELY HARMLESS - ALL DRUGGISTS SELL IT - ZEPESIA (QUEBEC) LTD. TORONTO



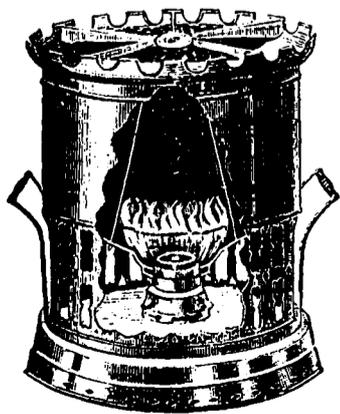
Ces trois vignettes montrent le progrès accompli pendant le dix-neuvième siècle dans les feux de cuisine.

Dans toutes les villes du monde civilisé l'usage du gaz pour les poêles de cuisine est en train de remplacer tous les combustibles solides. Le gaz consommé dans un poêle à gaz bien fait et bien conduit ne coûte pas plus cher que le bois ou le charbon. Plus de combustible ni de cendres à transporter; plus besoin de copeaux, plus de suie, plus de fumée, plus de saletés. Le gaz est toujours prêt et toujours ajustable au degré exact de chaleur voulue. Mais il vous faut un poêle bien fait. Rien qu'à frotter une allumette, il s'allume instantanément, en un tour de main grilles et fourneaux sont chauds, l'instant d'après de l'eau chaude tant que vous voulez. C'est ainsi que fonctionne le

Poele de la Compagnie du Gaz de Montréal

Avec lui plus rien de la mauvaise odeur et de l'ennui que causent tant d'autres poêles à gaz; il se conduit seul. Cela compte pour quelque chose pour la Compagnie du Gaz de Montréal d'avoir mis en usage plus de 6 000 de ses poêles. Elle doit savoir et, de fait, sait comme pas un comment faire de bons poêles; elle en fait tant qu'elle peut les vendre à bas prix. C'est qu'elle a sa réputation à sauvegarder et qu'il lui faut faire de bons poêles sans en manquer un seul. Les ingénieurs de gaz, les véritables experts qui n'ignorent rien de leur métier sont unanimes à dire que les poêles de la Compagnie du Gaz de Montréal sont les plus parfaits que l'on offre en vente aujourd'hui. C'est pour cette raison qu'elle en dispose aussi vite qu'elle peut les faire.

La Compagnie du Gaz fait à ses clients les conditions les plus faciles; venez voir ce qu'elle a à vous offrir. Ses poêles portent tous le nom de la compagnie manufacturière.



A bec rondintensif à courant d'air.

Point de Fumée
 . . . Ni Odeur Désagréable

Société Française des Fourneaux Vitesse
 DE L'INGENIEUR ROUZEE, PARIS

Brulant tous les Pétroles.
 PRIX DE DÉTAIL, \$2.50
 . . . VENTE EN GROS . . .

ROYER & ROUGIER FRERES
 55 rue St-Sulpice, MONTREAL.
 Escompte spécial pour le commerce.

Librairie & Estampes Anciennes
Louis BIHN
 69 Rue de Richelieu, et 1 Rue Rameau
 PARIS

Gravures du XVIIIe Siècle, en noir et en couleur, des Ecoles Française et Anglaise
 PORTRAITS RUSSES ET AMÉRICAINS

POIRIER, BESSETTE & CIE
 IMPRIMEURS
 Commandes promptement exécutées, caractères de luxe.
 516 Rue Craig, Montréal.

THEATRE ROYAL

SEMAINE DU 15 JUIN
 Après-midi et soir.

La pièce à grand spectacle d'ED. F. RUSH

"White Crook"

20 - BELLES JEUNES FILLES SUR LA SCENE - 20

Toute une troupe de célébrités de Vaudeville

LA DERNIERE NOUVEAUTE

Admission: 10c, 20c et 30c. Sièges réservés 10c extra. Plan de la salle au théâtre de 9 hrs du matin à 10 hrs du soir.



James E. Nicholson.

Presque Incroyable

Mr. Jas. E. Nicholson, Florenceville, N. B., se débat pendant sept longues années avec

UN CANCER à la LÈVRE, ET EST GUÉRI PAR LA SALSEPAREILLE d'AYER.

Mr. Nicholson dit: "J'ai consulté des docteurs qui m'ont ordonné toutes sortes de choses, mais sans résultat; le cancer commença à

Ronger les Chairs, et à s'étendre jusqu'au menton; et j'ai souffert le martyre pendant sept longues années. A la fin, je me décidai à prendre de la Salsepareille d'Ayer. Au bout d'une semaine ou deux j'ai remarqué une

Amélioration Sensible.

Encouragé par ce résultat, j'ai continué et un mois après la plaie sous le menton commença à se guérir. Trois mois plus tard, la lèvre commença à se guérir et, après avoir pris de la Salsepareille d'Ayer pendant six mois, la dernière trace du cancer avait disparu."

La Salsepareille d'Ayer

Seule Admise à l'Exposition Colombienne. Les Pilules d'Ayer régulent les Intestins.

UN SPLENDIDE

Bassin de Natation . . . en Marble Blanc

L'eau toujours chaude et toujours fraîche

L'HOTEL DU BAIN TURC

Près du Windsor.

ADULTES, 25 Cts.
ENFANTS, 15 Cts.

Billets à prix réduit.

There's No Use Wasting Words on **Ripans Tabules**

- THEY -
CURE HEADACHE, DYSPEPSIA, CONSTIPATION, HEARTBURN, DIZZINESS, BILIOUSNESS.

DRUGGISTS SELL THEM. And That's All There is to say . . .

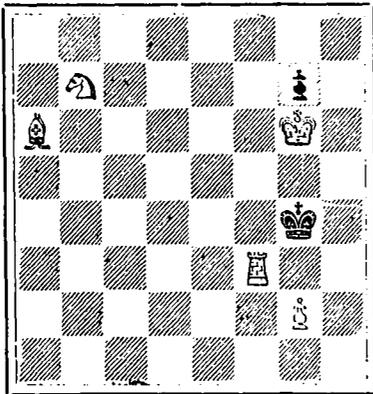
30 mai 97

ECHECS

PROBLÈME No 64

Dédié à M. Regis Roy par J. B. HACKETT d'Ottawa.

NOIRS



BLANCS

Les blancs jouent et font mat en deux coups.

SOLUTION DU PROBLÈME No 62

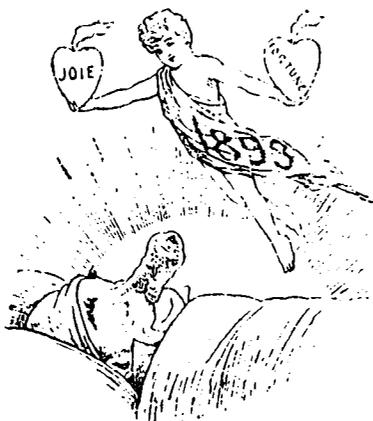
BLANCS NOIRS

1 - T S R | 1 - N'importe où
2 - Echee et nat

Ont trouvé les solutions du Problème No 61.

Sphinx (Ottawa); Non lum, L. Marcotte (Montréal).

UN SONGE RÉVÉLATEUR



Il y a de cela quelques années, un ivrogne à la trogne enluminée vit, dans son sommeil, un auge qui lui tendait symbolisées par deux coeurs, la joie et la fortune. Dieu sait ce que pouvait signifier cette vision, mais ce qu'il y a de certain c'est que depuis lors on a vu surgir l'hospice Auclair qui, par son traitement de l'ivrognerie, offre à tous ceux qui sont pris par cette funeste passion la joie et la fortune. Demander M. J. N. CHARLES, à l'hospice même, ou s'adresser à M. le Dr SYLVESTRE, 1428 rue St-Denis.

GROS BÉTA, VA!



Pour une dent qui le faisait souffrir, un brave homme est allé chez le droguiste qui lui a préparé une lotion absolument inefficace, mais très coûteuse. Il eut mieux fait de remplir sa dent avec un peu de gomme du Dr ADAM; ça ne lui aurait coûté que 10 sous.

Une Recette par Semaine

MOYEN DE RAFRAICHIR LES RUBANS

On a signalé récemment un moyen qu'on affirme réussir parfaitement pour rendre aux rubans leur fraîcheur, leur lustre, et faire disparaître la teinte jaunâtre qu'ils prennent. On conseille de les humecter de rhum et de les repasser tandis qu'ils sont encore tout humides. Il serait toutefois étonnant que ce traitement fit disparaître la couleur disparus.

UNE COMBINAISON QUI N'EST PAS BÊTE



Deux petits gamins n'ayant qu'une paire de patins à roulettes, à eux deux, trouvèrent, par une combinaison ingénieuse, le moyen de patiner ensemble. Leur exemple peut être mis à profit par deux amis qui n'ayant pas les moyens de s'acheter chacun une maison pourraient si facilement en combinant leurs ressources acheter une même propriété à deux. MM. BEAUCHAMP et DERY, agents d'immeubles, 505 rue Craig, coin de la rue St-Laurent, font comme une spécialité de contrats de ce genre.



L'Expérience d'un Curé Canadien.

SAINT PAULIN, QUE., CAN., Fév. 10, 1890.

Il me fait plaisir de témoigner de l'excellence du Tonic Nerveux du Père Koenig. Souffrant depuis longtemps de débilité nerveuse due à la dyspepsie, je suis certain, qu'il s'opéra en moi un grand changement et depuis que je prends votre remède, mes nerfs sont mieux et ma dyspepsie disparaît promptement; des résultats semblables ont été obtenus par beaucoup de mes confrères. Je le considère entièrement efficace et propre à guérir toutes maladies nerveuses et autres qui en dépendent.

J. E. LAFLECHE, Curé.

Le Rév. J. Marceaux écrit de Wallagrass, Maine, mars, 1893. Le Tonic Nerveux du Père Koenig a été recommandé par moi et a guéri la danse de Saint Guy et l'Epilepsie.

GRATIS Un Livre Précieux sur les Maladies Nerveuses et une bouteille échantillon, à n'importe quelle adresse. Les malades Pauvres recevront cette médecine gratis.

Ce remède a été préparé par le Rév. Père Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant préparé sous sa direction par la KOENIG MED. CO., Chicago, Ill. Chez tous Pharmaciens, n° 81 la bouteille ou 6 pour \$5.00.

50 ANS EN USAGE I

DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D^R CODERRE



POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

oct. 18-94

... LISEZ ...

"Le Monde"

LE GRAND JOURNAL

LIBÉRAL-CONSERVATEUR

DE MONTRÉAL

Le mieux renseigné sur les brûlantes questions politiques du jour.

"LE MONDE" s'adresse à toutes les classes bien pensantes, et en raison de la supériorité de sa clientèle de lecteurs, il est

Un Medium d'Annonce hors ligne

NOUVELLE ADRESSE

NO 75 RUE ST-JACQUES

Entre "La Presse" et "La Patrie"

Modes Fashionables ...

CHAPEAUX, MANTEAUX
FOURRURES en tous genres
ROBES, COLLETS, Etc.

Le tout fait sur commande — Réparations Soignées

LE RENDEZ-VOUS DE L'ÉLÉGANCE ET DU BON GOUT

.. C .. Ce sont les Salons de ...

M^{me} LS A. HOUDE, Jr.

No 1588 Rue Ste-Catherine, Montreal

LA MAISON HOUDE EST LA SEULE DE CE GENRE AU CANADA.

AVIS AUX FUMEURS.

LE TABAC A FUMER (MIXTURE)

Crème de la Crème

est un délicieux mélange de Périqué Louisiana- niais de la paroisse de St-Jacques, de véritable tabac importé en palettes extra brillantes et finement hachées, de tabac de couleur extra haché en longs filaments, et de diverses autres marques de tabacs de la Havane choisis avec soin.

J. M. FORTIER, Fabricant,
MONTREAL.

"A titre d'essai un paquet de 2 onces sera expédié par la poste, franc de port, a quiconque nous fera tenir la somme de 25 cts."

61. Bell 8026 Tél. des March. 550

LA MERVEILLEUSE

(PATENTÉE)

NOUVELLE CUILLER . . .

Pour tourner les gâteaux et les galettes. Indispensables dans les familles.

ASSORTIMENT COMPLET DE

Ferronnerie, Quincaillerie, etc.

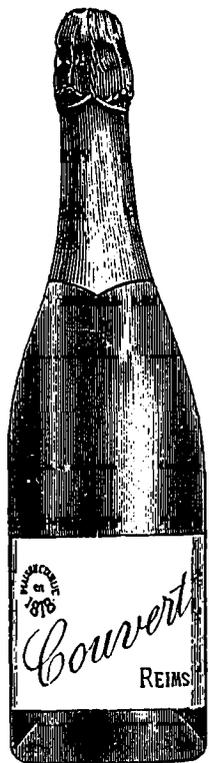
The Edw. CAVANAGH CO.,

2547 A 2553 RUE NOTRE-DAME

Coin des Seigneurs MONTREAL

Champagne Couvert

Exigez le Champagne de cette marque de vos fournisseurs!



Un des meilleurs importés au Canada. Essayez-le!

EN VENTE PARTOUT

... EN GROS CHEZ ...

LAPORTE, MARTIN & CIE

Montréal, seuls agents

Un Excellent Journal"

Parlant de l'excellent journal anglo-allemand.

THE REVIEW

de Chicago. La Vérité s'exprime comme suit: "Nous engageons ceux de nos lecteurs qui veulent suivre l'idée allemande en Amérique et qui ne peuvent pas lire l'allemand, de s'abonner à ce journal, The Review, dont l'éditeur est M. Arthur Preuss. Adresse: 115 Schiller Street, Chicago, Ill. Prix de l'abonnement, \$1.50 par année."

-De la Vérité, Québec, 31 août 1895.

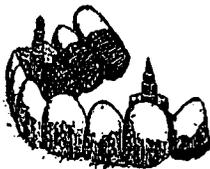
VIN VIAL

PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDE ET QUINA

Tonique puissant pour guérir:

Anémie, Chlorose, Phthisie,
. Epuisement Nerveux

Aliment Indispensable dans les Croissances Difficiles, LONGUES CONVALESCENCES et tout état de langueur caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.
J. VIAL, Chimiste, Lyon, France.
Echantillons gratuits envoyés aux médecins.



Fausse dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste

Heures de consultations: 9 hr a.m. à 6 p.m.

Tél. Bell 2818

20 Rue St-Laurent

LA SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE

Cette société qui se consacre avec tant de succès à la diffusion des beaux arts en général et de la sculpture en particulier, vient d'attirer sur elle l'attention publique par la richesse de ses deux dernières distributions d'objets d'art. Au tirage du 27 mai, c'est M. L. N. Rioux, de Québec, qui a gagné le lot de \$500; à celui du 3 juin l'un de nos concitoyens encore plus fortuné, M. Omer Lafortune 56 rue Cadieux a gagné le lot de \$1500.

UNE TERRIBLE LEÇON



Voilà un homme qui a dû se faire couper la jambe à cause du mal qui lui est venu au pied pour avoir porté des chaussures mal faites. Que cela vous serve de leçon à tous, et ne vous faites chausser que par des maisons de 1ère classe, comme celle, par exemple, de M. AVILA LECOMTE, coin de la rue Ste-Catherine et Jacques-Cartier.

Liquidation de Faillites

Argent a Preter Achats d'Obligations Municipales

M. ROMEO PREVOST & CIE

Experts-Comptables, Liquidateurs et Fidei commissaires

Chambres 41 & 42 Bâtisse des Chars Urbains MONTREAL

UN HOMME EXASPÉRÉ



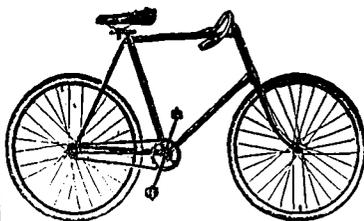
Fatigué de toujours manger des mets mal apprêtés, un individu vida un jour ses poêlons à terre et jeta son vieux poêle par la fenêtre. Il n'aurait jamais eu ce mouvement d'exaspération s'il avait acheté de suite l'un de ces poêles d'acier fabriqués par M. G. CHADLEAU, 414 rue St-Laurent. C'est ce qu'il y a meilleur au monde comme poêle de cuisine.

A la campagne:
Quelqu'un disait à un berger:
— Ne faites pas tondre vos moutons.
— Pourquoi donc?
— Cela les rend poussifs.
— Poussifs?
— Certainement, puisqu'ils ont perdu Phalène.

A l'examen de médecine:
— Vous avez l'humérus brisé, la gangrène gagne, on vous coupe le bras. Qu'arrive-t-il?
— Il arrive que je suis manchot.

BICYCLISTES!

VOUS AIMEZ A...
ACHETER ET MONTER
SUR LE...



Meilleur et le meilleur Marché.

AUSSI TOUTES SORTES DE

VOITURES, CHARRETTES, EXPRESS, WAGONS,

ET TOUTES SORTES DE

Voitures d'Été,

ALLEZ CHEZ...

R. J. LATIMER

592 rue St-Paul, Montreal.

100 en Magasin pour le Choix.



Les ins discrétions du Kodack



L'usage de ces petits appareils de photographie qu'on nomme kodacks s'est tellement répandu que les gens bien mis ne peuvent plus aller à la campagne sans s'exposer à se faire photographier au tournant de tous les chemins. C'est ce qui est arrivé récemment à un jeune couple qui s'était fait habiller au Broadway Tailoring House, 240 rue St-Laurent.

Le danger d'être mal habillé



Un visiteur au Parc Sohmer a failli, un jour, se faire mettre en pièces par un des plus gros singes de la ménagerie. C'est que, avec ses habits mal taillés, le visiteur avait l'air d'un de ces naturels du Brésil qui font la chasse aux singes. Voulez-vous ne pas vous attirer d'ennemis dans le monde? faites-vous donc habiller par un tailleur de 1ère classe, et pour cela allez chez M. DURAMEL, 1680 rue Ste-Catherine, près de la rue St-Denis.

BEAURIVAGE



C'est un nom bien trouvé pour cette place de villégiature, en bas de la Longue-Pointe. Ce qui en fait le charme, pour ne rien du paysage lui-même, c'est la promiscuité des costumes de ville et des costumes de campagne: dames en grande toilette et petits va-nu-pieds se rencontrant au bord de l'eau. MM. MARQUIS ET MONGEAU, qui ont lancé cette place d'été, ont leur bureau audeus de la Banque du Peuple.

Casse-tête Chinois du "Samedi"

SOLUTION DU PROBLÈME No 29



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.
 "Curling Cigar," fait à la main vaut 10c pour 5c.

Jan 96

Fumez les Cigares de choix ..

Creme de la Creme - 10c
 La Fayette - - - - 5c

EN VENTE DANS LES PRINCIPAUX
 DEBITS DE TABAC.

Ont trouvé la solution juste : Mesdames J S Coursolles, Florida Chatol, Wilfrid Desjardins, V E Drouin, Mde Durant, L Lefebvre, Onésime Oceau, Oltvine Rousseau, A Piché, A Paquette; Mesdemoiselles Georgianna Berthiaume, Anny Douglass, Emma Guérin, Genoviève Hamelin, Alice Jobin, Florina Joubert, Josephine Mercier, Denise Plante, Melina Poitras, Marie-Louise Pallon, Léontine Sentenne, Laura Smith; Messieurs J A Blain, G Barceau, Emile Brosseau, Rodolphe Crevier, V A Drolet, H W Duval, Joseph Dion (11 ans), J E Desjardins, Arthur Goulet, Nap Gauthier, Georges Gadbois, E Giguère, Nap Jobin, A Lamarche, J Legris, D Legris, J E Lafortune, David Laclapelle, Wilfrid Landry, Médéric Ménard, Gilbert Marcotte, J L A Parisseau, Arthur Payette, Auguste Provost, P Pin, J M A Riopelle, P O Richard, Alex Raymond, T A Reeb, Roméo Comtois, Louis Vau, J Alex Phaneuf, O Dufresne, A Adam (Montréal); Jos Lallier, Mathias St-Jean (Coaticook, Que); Mlle Louisa E Messier (Corris, Que); Ernest Fleurant, Adelbert Lemaire (Drummondville, Que); Louis Bessette, imprimeur (Farnham, Que); Mlle Clorinda A Massé (Granby, Que); Napoléon Nadeau (Hull, Que); Mlle Marie-Anne Leprohon (Joliette, Que); Mlle Albina Bédard (Lachute, Que); Alfred Bouchard (Lévis, Que); D Dubois, Peter Quarter, Mlle Régina Fréchette, G Choquette, Roméo Langevin (Marieville, Que); Mme D Lanahan (Magog, Que); Mlle Yvonne Jean-Marie (North Coaticook, Que); T Jenkins (Notre-Dame de Lévis, Que); Mme V Boisvert, Mme Alex Robillard, Mlle Agnès Prault, Mlle Alice Cantin, Raissa Dauray, L'Exilda du Père au Sel, C. O. S., Mlle Géraldine Leprohon (Ottawa, Ont); J B Walsh (Ormestown, Que); Mme L Ruest, Mlle Aurore, Mlle Mary Patry, J O Caron, E M, Alfred Popin, Roméo Dorval, Georges Main Hardy dit L'Heureux (Québec, Que); Mlle Joséphine Beaulieu (Rat Portage, Ont); Mme Louis Vermette (Richolieu, Que); A O Roy (Rimouski, Que); Mlle Florianne Laperle (Sorol, Que); A Bordoleau, Nap Lachance (Stanford, Que); Mme Henri Couture, Rodolphe Boucher, P J Leblanc (Sherbrooke, Que); Chs H Boucher (Ste Angèle de Rouville, Que); J H Gover (St Henri, Que); Antoine Gauthier (St Joseph, Bordeaux, Que); Mlle Alice Goulet (St Hilaire Village, Que); Mme H T Chailfoux, Louis Bissonnette, Albert Many, Rodolphe Morin, Clovis Routhier (St Hyacinthe, Que); Mlle Juliette Grignon, J de Verdatte (St Jérôme, Que); L P Laliberté, Mme Victor Letarte (St Roch, Québec); Mlle Mary Anne Dubuc, Edmond Bussière, G Hynes (St Sauveur, Québec); Joseph Archambault (Terrebonne, Que); Ferdinand Hainco (Thetford Mines, Que); Ludger Poirier (Valleyfield, Que); Mlle O M Lamoureux, Mlle Melanie Morin, J H Gobeille, A M Demers (Waterloo, Que); Mlle Eugénie Brunet (Ste Anne de Bellevue, Que); Mme Jos Couette (Auburn, Me); Frank J Fournier, Henry Libby (Biddesford, Me); Hypolithe Thibault (Bridgeport, Conn); Peter Benpack, Ed Desroches, Léon Guilbert (Cohoes, N Y); Mlle Anna Fortin, Damase Collette, Moïse Potvin (Central Falls, R I); Mlle Lena Bastien, A Thomas Dionne (Chicopee, Mass); Eugénie Carbonneau (Exeter, N H); Mme W A Charbonneau (Franklin Falls, N H); Mlle Marie Labonté, Wilhelmine Label, Alcida Sutherland, Eugénie Tremblay, Charles Carrier (Fall River, Mass); Joseph Labonté, Archille Gosselin (Great Falls, N H); Mlle Marie Louise Flourey, Mlle Précille Pontbriand, Emilo Garrau (Holyoke, Mass); Hedwigo Fiset (Haverhill, Mass); Thomas Hébert, N Martin (Lawrence, Mass); Mme F P Martin, Willie Guilmette, Chs Moineau, Pierre Samson, Napoléon Vaillancourt (Lewiston, Me); Mme George Beaulieu, Mme Phyllis Couture, Mlle A H Beaulieu, Corinne Bélanger, Adeline Dubois, Lucinda Durand, Anna Lesage, Da'mina Teller, Victoria Savoyer, MM. Wilfrid Asselin, P N Bernard, E A Bernard, Royer Boyer, G E Chaisso, Arthur C Caron, Adolphe Crevier, Moïse Geoffroy, Louis Lambert, J O Pedneault, Arthur Piché, J B Picard, Albert Roux, Edgar Teller, J M Martin (Lowell, Mass); Honoré Fréchette (Lynn, Mass); Mlle Clara Blais, Mme L F Roy, Mlle Emma Moubieau, Mlle Antoinette, Ernest Allard, Théophile Allard, Adélarde Barthel, C Biron, Ernest Chapdelaine, Euclide F Geoffron, Arthur J Guertin, Siméon Lamarche, D Mailloux, Théophile Marchand, Wilfrid Provost, Edouard Roy (Manchester, N H); Mme Alfred Bastille, Mlle Marie-Louise Baron, Achille Bastille, Saul Gendron, J Bte Michaud, W B Tromthy (Nashua, N H); Mlle Anna Bérubé, Ludger Lavoie (Natick, R I); Mlle Orise Paul, D A Houle (New Bedford, Mass); Mlle A Duffillio (New Orleans, La); Mme H Leduc (Northampton, Mass); Mlle Céna Savignac, J A Savignac (Providence, R I); Mlle Emma Jean, Dr A Larvion, A B Gosselin, D Rousseau (Somersworth, N H); Fred Hudon, Honoré Michaud, Honoré Poirier, Joseph E Soucy (Salmon Falls, N H); Mlle Agnès Tourangeau, Joseph Gervette (Salem, Mass); G L Michaud (Springfield, Mass); J S Haas (Wanconda Lake Co., Ill); Mlle Eugénie Déry (Waterbury, Conn); J Bte Lizotte, Omier Beau (Woonsocket, R I); Mme L J Desrosiers, Mme Eugénie Farlay, Alexandre Lizée (Worcester, Mass); Mlle Corinne Laurent, Mlle Josephine Mount, Mlle Emma Gauthier, Mlle R M Rousseau, Arthur Thibaudreau, Alph Trudeau (Montréal); J N Hamel (Charlesbourg, Que); Dolle Corinne Lavigne (Lachute, Que); Edmond Benoit (Longueuil, Que); Mlle Blanche Thériault (Ottawa, Ont); Mlle Josephine Ledoux, Mlle Carméline Painchaud (Biddesford, Me); Wilfrid Boulay, Lans Vandal (Fall River, Mass); Mlle Ernestine Claveau, H D Guillet (Lowell, Mass); Phil Tetrault (Manville, R I); Omier Beauchemin, (New Bedford); Mde Louis Lamothé (Nouvelle-Orléans, La); Dasibra E Coderre (Woonsocket, R I); Mlle Annie Gaudreau (Somersworth, N H).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de Mlle Georgianna Berthiaume, 85 St Denis (Montréal); Mde Henri Couture (Sherbrooke); Hypolithe Thibault, 37 Lee ave (Bridgeport, Conn); Mlle Anna Bérubé (Natick, R I); Fred Hudon, Box 69 (Salmon Falls, R I).
 Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal, 50 centimes en argent, ou une magnifique épinglette pour homme ou dame. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

LA

Société Artistique Canadienne

210 RUE ST-LAURENT

PROCHAIN TIRAGE

24 Juin '96

BILLETS ENTIERS, - 10 CENTS

DISTRIBUTION	} Lo Numéro	10,322 a gagné le prix de \$1,000.	
	} do	10,219 do	400.
10 JUIN	} do	96,318 do	150.

N.B.—Les tirages ont lieu à la Salle Saint-Joseph, rue Ste-Catherine, à 2 heures. Le public est invité. Admission gratuite.



BAIN RUSSE
 " **TURC**
 " **PRIVÉ**
 LEÇONS DE NATATION
 Ouvert depuis 6 hrs A. M. a 10 hrs P. M.
 Dimanche, 6 hrs A. M. a 10 hrs A. M.

32 ANNÉES D'EXPERIENCE

ARMAND DOIN
 Chapelier de 1ère classe

N^o 1584
 Rue Notre - Dame, Montreal
 (Vis-à-vis le Palais de Justice)
 CASQUETTES et CHAPEAUX de SOIE
 SUR COMMANDE

Réparages faits avec soin et à des prix modérés.

Casse-tête Chinois du "Samedi"

No 31



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez chacune de ces figures en trois morceaux, à votre convenance, et avec les dix-huit morceaux qui résulteront de l'opération, reconstituez les portraits de six hommes publics des plus en vue dans la présente campagne électorale. Donnez en même temps le nom de chacun.

Adressez, sous enveloppe fermée avec votre nom et votre adresse, à "Sphinx", journal le SAMEDI

Avis Important Il sera donné en primes aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-Tête, qui nous seront parvenues, au plus tard le jeudi 25 juin, à midi, un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou une magnifique épinglette pour homme ou dame, ou 50c en argent, au choix des gagnants.

UNE SORTIE AGRÉABLE



Petite maman s'apprête à sortir avec Bidou. Elle va s'acheter un mobilier chez les meilleurs meubliers de la ville. C'est assez dire qu'elle va chez MM. T E & A. MARTIN, 1924 rue Notre-Dame.

Pour le Bain



DE BÉBÉ

Vous devez vous servir des savons les plus purs. Nous avons un grand choix de ces savons que nous pouvons recommander, ainsi qu'un assortiment complet d'

ARTICLES POUR BAINS
 ET POUR LA TOILETTE

LA PHARMACIE NATIONALE
 Téléphone 2628. 216 Rue St-Laurent

Nouvelle Manière de Poser les Dentiers sans Palais
DENTS POSEES SANS PALAIS
S. A. BROUSSEAU, L. D. S.
 No 7 RUE ST-LAURENT, Montréal



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

REGISTERED TRADE MARK

Confitures
 Gelées
 Marmelades

Garanties Fruits et Sucre Granulé.

VINAIGRE PUR Garanti sans addition d'acides et fabriqué sous le contrôle du gouvernement.

MICHEL LEFEBVRE & CIE
MONTREAL

— LA —

Société Nationale de Sculpture
 (A RESPONSABILITÉ LIMITÉE)
 Incorporée par Lettres Patentes le 18 Juin 1895

FONDS CAPITAL - - \$50,000

➔ Distribution tous les Mercredis ➔

VALEUR DES OBJETS D'ART		LOTS APPROXIMATIFS	
Un lot	\$1,500	\$1,500	100 lots du 1er gros lot \$1 \$100
" "	500	500	100 " 2m " 1 100
" "	250	250	100 " 3m " 1 100
" "	100	100	100 " 4m " 1 100
2 "	50	100	999 " " 1 999
6 "	25	150	999 " " 1 999
10 "	10	100	
30 "	5	150	
100 "	2	200	
200 "	1	300	
		\$3,350	Montant Total \$5,748

Prix du Billet, - 10 cents
 11 BILLETS, \$1.00. 100 BILLETS, \$8.00

La Société Nationale de Sculpture,
J. ED. CLEMENT, - - - - Secrétaire-Gérant.
 Boite de Poste 1025. 104 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.